51e ANNÉE (6e SÉRIE) — No 44 — 1er NOVEMBRE 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète	18 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.
	Edition partielle	12 fr.		

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. Un recueil de documents sur la franc-maçonnerie. — Ce qu'il contient, 721. — II. Une crise au sein de la franc-maçonnerie actuelle. — Les récriminations des convaincus contre les arrivistes, 723. — III. Une des causes de la crise européenne d'aujourd'hui : l'essor économique et industriel du Japon ; ses raisons d'être et son avenir, 727. — IV. Un chevalier de la cause catholique en Angleterre : l'étourdissant écrivain G. K. Chesterton. — Ses origines ; les motifs de sa conversion au catholicisme. — Comment il comprend notre époque et cherche à la guérir, 732.

Liturgie. — A des funérailles d'adulte célébrées dans la matinée, mais sans messe, peut-on se contenter de chanter les vêpres des morts ? 736.

PRÉDICATION

Pour la fête de S. Martin. — I. La charité de S. Martin, 577. — II. Les gloires posthumes de S. Martin, 582.

Pour l'anniversaire de l'Armistice. — A l'école de nos grands morts, 584.

Entretiens sur le Discours après la Cène. — IX Avis et consolations suprêmes *(suite)*, 587.

PETIT COURRIER

Q. — Où trouver des documents pour traiter cette conférence : « *Troisième Mission de S. Paul.* Débuts du voyage. S. Paul à Ephèse, en Macédoine, en Grèce. Retour à Jérusalem. Les épîtres de cette période » ?

R. — Vous n'avez que l'embarras du choix : Prat, *La théologie de S. Paul*, t. I, Paris, Beauchesne ; — Prat, *S. Paul* (coll. « Les Saints »), Paris, Gabalda ; — Tricot, *S. Paul*, Paris, Bloud ; — Mgr Sagot du Vauroux, *S. Paul*, Paris, Flammarion ; — Dom Delatte, *Les Epîtres de S. Paul*, Tours, Mame ; — Mgr Le Camus, *L'Œuvre des Apôtres*, Paris, Oudin ; — Fouard, *S. Paul*, Paris, Gabalda ; — Emile Baumann, *S. Paul*, Paris, Grasset.

Q. — Quels ouvrages consulter pour faire une série d'instructions de *morale pratique* dans une Institution de jeunes filles dont je suis l'aumônier ? Je dois m'adresser *en même temps* à des fillettes de 8 à 9 ans et à des jeunes filles de 16 à 18 ans. Comment intéresser les grandes tout en me faisant comprendre des petites ?

R. — Il est évident que vous ne trouverez aucun ouvrage renfermant des instructions adaptées à un auditoire de 8-9 ans et simultanément à un auditoire de 16-18 ans.

Le mieux que vous ayez à faire est d'obtenir la division de votre auditoire en deux groupes renfermant : le premier, les enfants jusqu'à l'âge de la communion solennelle; le second, les fillettes ayant accompli cette cérémonie. Et alors la difficulté s'évanouira d'elle-même. *Il n'y a pas d'autre solution raisonnable.*

Le rédacteur de l'*Ami* qui vous répond se trouvait exactement dans la même situation que vous, et c'est la solution qu'il a adoptée et fait adopter... sans trop de peine.

Q. — 1° Existe-t-il un ou plusieurs ouvrages réfutant les objections courantes des protestants contre l'Eglise catholique, ouvrage populaire et de bonne doctrine tout à la fois ? Je destinerais ce travail à l'un de mes amis vivant au milieu d'une secte de protestants dits « Ervingiens. »

2° Existe-t-il aussi un opuscule traitant spécialement de la souffrance des animaux ?

R. — Ad I. Prenez chanoine Marchand, *La faillite initiale du Protestantisme*, aperçu historique et doctrinal, in-12 de XVI-260 p., 10 f., Paris, Téqui Vous pourriez également faire lire *La foi de nos pères*, du card. Gibbons, dont la

6e édition française vient de paraître chez le même éditeur, in-12 de XVI 474 p., 15 f.

Ad II. Nous ne connaissons ni livre ni opuscule traitant de la souffrance des animaux ; mais l'*Ami du Clergé* a plusieurs fois abordé ce sujet : 1929, p. 410 ; 1931, p. 845. Il n'est d'ailleurs pas besoin de longues dissertations pour résoudre le problème : « La souffrance est un défaut *naturel* des êtres doués de sensibilité. » Elle l'eût été chez l'homme, même innocent, s'il avait été créé dans l'état de pure nature.

Q. — Je désire faire à mes paroissiens une série d'instructions sur la Bible. Quels livres puis-je consulter qui replaceront dans le cadre de leur vie les grandes figures de l'Ancien Testament ?

R. — Pour répondre à votre but si particulier, je ne vois guère pour vous guider que le P. Berthe, *Jéhovah et son peuple depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ*, 2 vol. in-8, 24 f., Paris, Téqui, ou Fillion, *Histoire d'Israël, peuple de Dieu*, 3 vol. in 8, 1644 p., 120 f., Paris, Letouzey.

Q. — J'aimerais connaître les auteurs à consulter pour faire le travail suivant :

« Le peuple juif a été le peuple élu de Dieu pour préparer la venue du Messie. Montrer, par l'histoire de ce peuple, comment la Providence l'a choisi, préparé, instruit et sauvegardé pour qu'il réalise son dessein. »

R. — Beau sujet à traiter en s'aidant des ouvrages du P. Berthe et de Fillion ci-dessus désignés.

Pour quelqu'un qui voudrait approfondir le milieu historique, comme on semble le désirer, Desnoyers, *Les Juges, Saül et David, Salomon*, 3 vol. in-8, Paris, Picard, serait d'un précieux secours.

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un manuel d'*examens particuliers* pour dames ou jeunes filles du monde ? Il en existe d'adaptés à la vie religieuse ; je serais heureux d'en connaître quelqu'un qui puisse convenir aux dames du monde, aux jeunes filles pieuses mais qui doivent rester dans le monde.

R. — Nous demandons la réponse à nos lecteurs.

Page 286 : Un magasin de vente pour les photographies du Saint Suaire de Turin, etc., du Carmel de l'Action de grâces est ouvert les mardis, jeudis et samedis, de 10 h. 30 à 17 h., 117, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris 6e.

— Page 301 : La *Philosophia scholastica* de Barbedette-Farges en est à sa 60e édition (octobre 1934) et coûte 35 fr.

— Page 302 : La « Librairie des Saints-Pères » a changé de propriétaire, mais existe au 83 de la rue des Saints-Pères, Paris 6e.

— Page 317 : La *Revue Française* n'existe plus ; son dernier no a paru en novembre 1933.

Après le Pèlerinage International des Anciens Combattants à Lourdes. — Un compte-rendu a été publié dans les deux organes de M. l'abbé Bergey : *Soutanes de France*, et *L'Action Catholique du Sud-Ouest*. Pour le compte-rendu de *Soutanes de France*, adresser 0 fr. 50 à M. l'abbé Bergey, à St-Emilion (Gironde). Pour les trois nos illustrés contenant le compte-rendu très détaillé publié dans le journal bi-mensuel l'*Action Catholique*, envoyer 1 fr. au Secrétariat du journal, 5, rue Combes, à Bordeaux.

De plus, deux grandes gravures murales (50 cm. sur 30) sur beau papier couché, représentant, l'une l'immense multitude, l'autre le Salut du T. S. Sacrement sur la foule et les étendards prosternés, ont été éditées par ledit Secrétariat au prix franco de 5 fr. les deux (expédition soignée).

Les discours de S. E. le Cardinal Liénart et de M. l'abbé Bergey, revus avec soin, ont fait l'objet de brochures élégantes à 1 fr. 75 franco ; écrire à M. l'abbé Bergey.

Lévi CÔTÉ, O. M. I. — **De la chaire au micro.** — **In-12 de 218 p., 50 sous. — Chez les Missionnaires Oblats de M. I., Maison provinciale, 1201, rue de la Visitation, Montréal.**

Ces « causeries évangéliques » prononcées devant le micro à Montréal forment « un substantiel ensemble de doctrine, » écrit à l'auteur S. Em. le card. Villeneuve. C'est tout d'abord la Loi nouvelle, concrétisée dans l'enseignement du Discours sur la Montagne. C'est ensuite la confirmation de cette Loi dans le miracle de la Résurrection, manifesté par les diverses apparitions de Jésus, et dans le miracle moral de la propagation du Christianisme. Deux sujets d'apostolat pratique terminent le volume : l'un sur l'apostolat laïque et les retraites fermées ; l'autre sur l'usage des richesses et les nécessaires inégalités sociales.

Les Textes latins du Programme. — *Classe de Seconde*, par L. GESLIN, **agrégé des lettres. — Un vol. petit in 8 cart. et illustré de 520 p., 20 f. — Paris, J. de Gigord.**

Nous avons signalé (29 mars, p. 93) l'apparition de deux volumes du même Cours pour les classes de Quatrième et de Troisième. Voici juste pour la rentrée d'octobre le volume destiné à la Seconde.

Ses caractéristiques se résument dans cette phrase d'une lettre de Cicéron qui figure sur la page de garde : « *Te docebo quid sit* HUMANITER VIVERE » Faire de nos élèves de Seconde des « humanistes » et en même temps des « hommes », tel a été le but poursuivi par l'auteur de cette nouvelle anthologie.

Et il n'a rien omis pour l'atteindre. Il a eu le souci très net de ne pas faire un entassement de morceaux, même choisis, mais un recueil d'œuvres dont l'unité particulière fût toujours sensible, et qui prissent chacune place dans l'œuvre de l'auteur, comme l'auteur prend place dans l'unité profonde de la littérature latine.

Les programmes officiels lui dictaient, en partie du moins, le choix. Mais la disposition des matières reste son œuvre propre, et celle-ci est conçue d'une manière éminemment pédagogique sur laquelle il nous faut insister.

De récentes enquêtes sur l'humanisme gréco-latin (dont l'*Ami* s'est fait l'écho à plusieurs reprises, en dernier lieu le 31 mai 1934, p. 358 et suiv.) ont révélé notamment dans l'enseignement du latin l'abus de la méthode uniquement livresque et grammaticale, et souhaité l'adoption d'une méthode qui insistât davantage sur « l'expérience humaine » et préparât mieux nos jeunes gens à leur métier d'homme.

Cet « effort vers l'homme » que nous avons appelé *humanisme*, M. Geslin en a marqué très exactement les étapes au cours de ce manuel qui suit, dans ses grandes lignes, la chronologie « De l'enfant, dit la préface, qui, en 4e, laisse encore son imagination faire le cheval échappé, au jeune homme inquiet d'un proche avenir qui s'assied sur les bancs de la Seconde, quelle croissance ! du vieux Caton ou de Plaute dont les clowneries sont parfois bien naïves, aux *Confessions* de S. Augustin, quel enrichissement de l'âme humaine ! ceci est merveilleusement fait pour aider cela, l'effort séculaire des antiques latins vers l'humanisme, en harmonie profonde avec l'effort de l'enfant vers l'homme. »

Or ce livre est entièrement rédigé pour l'aider dans cet effort. Comme pour le recueil de 3e, le commentaire comporte des tableaux historiques et chronologiques, des résumés et des notes explicatives.

Dans les cours sommaires qui précèdent les textes, on met soigneusement en relief leur valeur littéraire et morale. Rien de mieux pour donner aux élèves le goût du beau et le sens de la « critique admirative » dont on a trop médit. On multiplie les rapprochements et les comparaisons avec les textes similaires des littératures anciennes et modernes ; on signale la fortune et les vicissitudes de certains thèmes littéraires au cours des âges, par exemple : l'*Heauton Timoroumenos* de Térence (p. 66), la mort de Didon (p. 151), la description des Champs Elysées (p. 181), Andromaque (p. 334), etc. Ainsi se trouve réalisé un vœu exprimé par M. Morel, professeur au lycée Lakanal, et signalé (p. 382) dans l'article de l'*Ami* déjà cité. Voilà qui élargit singulièrement la conception des études classiques

(Voir la suite p. 346)

UN BON OUTIL D'APOSTOLAT

Nombre de curés — hélas ! — ne voient beaucoup de leurs paroissiens qu'à l'occasion... des enterrements ! Comment entrer en relations avec eux, en cette circonstance, et leur faire parvenir tout de même l'enseignement de l'Eglise ? La question a certainement préoccupé déjà bien des prêtres, et il y a là quelque chose à faire.

Aussi, plusieurs curés de Seine-et Marne, réalisant entre eux comme une « coopérative de pastorale », viennent d'éditer à frais communs deux opuscules (Messe et Vêpres des Défunts), — clairs, lisibles, directs, pratiques — destinés à être mis sur les chaises aux enterrements.

C'est, en définitive, un « outil d'apostolat » indispensable, dont les curés, les comités d'œuvres, les personnes pieuses, voudront doter leur paroisse. 55 francs le cent. Prix spéciaux par quantités. Spécimen contre 1 franc en timbres aux Editions Fidelis, 3 bis, rue de l'Aitre, Lagny (S.-et M.).

Si vous désirez équiper vos cloches **électriquement,** une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH – ING. CONSTR. – METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

Manre de CIERGES & BOUGIES d'EGLISES fondée en 1880
CIERGES CIRE LITURGIQUE
BOUGIES & CIERGES STEARINE
Tarif sur demande
MOUTINOT & Cie, St-Rambert-d'Albon (Drôme).

STATUES – CHEMINS DE CROIX – AMEUBLEMENT – CALVAIRES

EN TERRE CUITE, PLATRE DURCI, CARTON, FONTE DE FER, BOIS, PIERRE

Les plus vastes Ateliers d'Art religieux du monde.

L'UNION ARTISTIQUE, A VAUCOULEURS (MEUSE).

A. PIERSON, Dir

Catalogues adressés sur demande.

Prix de l'Enfant-Jésus seul

Longueur 0m33 — Largeur 0m26
en blanc — Polychromé — Emballage :
Plâtre : 71 fr. — 104 fr. — 12 fr.
Carton : 82 fr. — 115 fr. — 12 fr.

Longueur 0m55 — Largeur 0m40
en blanc — Polychromé — Emballage :
Plâtre : 110 fr. — 165 fr. — 20 fr.
Carton : 126 fr. — 181 fr. — 20 fr.
Port à la charge du client.

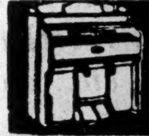
Prix des autres sujets remis sur demande.

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS



E. A. ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

VIN DE MESSE garanti naturel, de provenance exclusive du vignoble de MM. CHARBONNEAU et LEHOU, à St-Hilaire-St-Florent (Maine-et-Loire).
Les plus hautes références ecclésiastiques.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.
Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.
Ecrire : Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes)

HORLOGERIE – PENDULERIE
Bijouterie — Orfèvrerie
ALLIANCE HORLOGERE R. C. Besançon 29
E. ENGINGER BESANÇON 15, rue Gambetta, 15
Catalogue fco sur demande — Fournisseur de l'Archevêché de Besançon

Le plus beau et le moins cher des FONDS COMMUNS de Bulletins Paroissiaux :

LA FAMILLE LABORIEUSE

Revue Populaire de Formation Chrétienne au Foyer

Le plus varié et le plus efficace des Almanachs Paroissiaux :

l'ALMANACH ILLUSTRÉ de la FAMILLE LABORIEUSE

(Lauréat du Prix Albert de MUN, 1934)

Un spécimen est envoyé sur demande accompagnée d'un franc en timbres-poste.

Pour les personnes éprouvées :

LA MORT CONSOLATRICE

Par Edward MONTIER. In-12 de 176 pages, 6 fr., *franco,* 6 fr. 75

EDITIONS " EDUCATION INTÉGRALE ", 3 bis, rue de la Sablière, PARIS

GABRIEL BEAUCHESNE ET SES FILS
ÉDITEURS A PARIS, RUE DE RENNES, 117

Vient de paraître

Léonce de GRANDMAISON, S. J.

ÉCRITS SPIRITUELS

publiés par Madame Daniélou

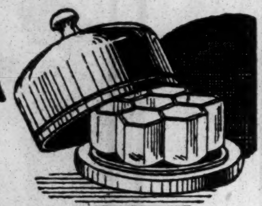
II. — Retraites

1 vol. in-8 cour. (326 p.). 20 fr : *franco* . . 22 fr.

FAITES VOUS-MEME VOTRE **YAOURT** AU PRIX DU LAIT AVEC

YALACTA

« Le gardien de votre santé »



NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À
YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs. 10, r. Ancien-Collège. Gaillac (Tarn).

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en confiance et à crédit par la

PROCURE BRETONNE — St-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

CARTON & MOTTE FABRICANTS

11, rue des Chats-Bossus, LILLE

— MAISON FONDÉE EN 1850 —

Toutes statues — Toutes tailles

CHRISTS POUR MISSIONS

Haut^r 25 °/^m — Emballage *franco*.

Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10

STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES

Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre

Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 °/^m

Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50

Tarif et échantillons gratuits sur demande

Fonderie spéciale de CLOCHES & CARILLONS

SONNERIE ELECTRIQUE

Concessionnaire régional de l'Angelus Electro automatique.

M^on J. L. U. Dencausse

M. Fourcade, Ing^r I. C. A. M., successeur,

38, rue Eugène-Ténot, TARBES.

La VIE DE JÉSUS
JOSEPH VENDU par SES FRÈRES
Le SACRIFICE D'ABRAHAM
HISTOIRE DE L'ÉGLISE
CHRISTUS
BERNADETTE SOUBIROUS
Le MIRACLE de Ste THÉRÈSE de L'ENFANT-JÉSUS
La VIE MERVEILLEUSE de JEANNE D'ARC
FOU-KI-RI et BAMBOULA, etc., etc.

— —

LE SKI
L'ASCENSION DU MONT BLANC
La NATATION
EPERON D'OR (Ecole de Saumur)
LE PETIT POUCET
UN BON PETIT DIABLE
CHARLIE CHAPLIN
FÉLIX LE CHAT, etc., etc., etc.

— —

LA GUERRE SANS ARMES
LE MIRACLE DES NEIGES
ADIEU LES COPAINS
LA GRANDE AMIE
ROBINSON CRUSOE
COMMENT J'AI TUÉ mon ENFANT
VERDUN, VISIONS D'HISTOIRE
etc., etc., etc.

Voilà quelques titres de films extraits de la Cinémathèque PATHÉ-BABY, formant un volume de plus de 400 pages.

Ces films sont en location dans toute la France pour un prix modique.

C'est en projetant ces films — instruire en amusant — que vous travaillerez mieux à la formation morale et religieuse de la jeunesse.

Pour tous renseignements, Catalogues, appareils et films :

PATHÉ-BABY

Service A. C.

20^bis, Rue La Fayette,

PARIS (9^e).

Ami du Clergé du 25 oct.-1er novembre 1934

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Martin. — I. La charité de S. Martin, 577. — II. Les gloires posthumes de S. Martin, 582.
Pour l'anniversaire de l'Armistice. — A l'école de nos grands morts, 584.
Entretiens sur le Discours après la Cène. — IX. Avis et consolations suprêmes *(suite)*, 587.

POUR LA FÊTE DE S. MARTIN

I

LA CHARITÉ DE SAINT MARTIN

Mes frères,

Prononçant un jour devant les religieux ses frères l'éloge de S. Martin, le grand orateur que fut S. Bernard avouait son embarras dès le début : « Nous voici aujourd'hui, disait-il, assis devant une table copieusement servie. *Ad mensam divitis sedimus hodie.* » L'abondance des matières, la richesse des vertus lui semblaient hors de proportion avec la puissance du langage humain, si éloquent qu'il fût. En S. Martin tout est digne d'admiration, tout, jusqu'aux moindres détails de sa vie ; on cherche en vain celle de ses actions qui ne mérite pas d'être proposée comme exemple ; on ne saurait épuiser un pareil sujet.

Mais il faut se borner, renoncer à tout dire et se résigner à ne glaner que quelques épis seulement dans cette luxuriante floraison de vertus. Un mot, il me semble, résume toute la carrière de S. Martin : c'est le mot de charité. Oui, ce fidèle disciple a pratiqué dans toute sa perfection le grand commandement de son divin Maître, le double précepte qui contient toute la Loi : « Vous aimerez ! Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu. » S. Martin a aimé *les pauvres,* il a aimé *les âmes,* il a aimé *son Dieu*. Voilà les trois formes sous lesquelles s'est manifestée son ardente charité, les trois aspects différents sous lesquels nous allons l'envisager.

I

Nous sommes au déclin du IVe siècle. Les persécutions contre le christianisme ont pris fin depuis cinquante ans environ. Mais l'Empire romain menace déjà ruine, il ne ressemble plus qu'à un fantôme. Sur toutes ses frontières, les Barbares le pressent et lui livrent des assauts qu'il a peine à soutenir. Dans les Gaules, en particulier, la guerre sévit en permanence. Des peuplades à demi sauvages, venues du fond de la Germanie, ont passé le Rhin et se sont établies dans la Batavie, la Belgique et l'Austrasie, ravageant le pays et le mettant au pillage. Il a fallu établir dans toutes les villes, pour les protéger contre les incursions de l'ennemi, des garnisons solides auxquelles on amène chaque jour de nouveaux renforts. C'est ainsi qu'à Amiens on a fait venir une légion recrutée en Pannonie, sur les bords du Danube.

Au nombre de ces soldats appelés de si loin se trouve un jeune homme qui répond au nom de Martin. Son histoire, on ne la connaît point ; de ses premières années on ne sait rien, si ce n'est qu'il est né à Sabarie, dans un pays très éloigné de la Gaule. Mais vraisemblablement Dieu a de grands desseins sur lui, car il est allé le chercher aux extrémités de la terre, comme dit le prophète (Is., XLI, 9), dans une famille encore idolâtre, et lui a mis au cœur un ardent désir de se faire chrétien. Païen obstiné, son père s'est opposé tant qu'il a pu à cette conversion. Entre lui et son fils s'est engagée une lutte formidable à la suite de laquelle, sans doute, Martin a quitté la maison paternelle et s'est enrôlé dans la milice romaine. Loin de sa famille, il pourra plus facilement, pense-t-il, mettre à exécution son pieux dessein.

A cette époque, on n'administre pas le baptême immédiatement à ceux qui le demandent. Les idées et les mœurs sont encore trop empreintes de paganisme, les âmes ont peine à se dégager des superstitions et des vices de longs siècles passés. Il faut les soumettre à une épreuve, le catéchuménat. Durant une période plus ou moins longue, plusieurs années souvent, on les initie progressivement aux mystères de notre foi, on les instruit des vérités de notre sainte religion, on leur impose une règle de vie, on surveille tous les détails de leur conduite, bref, on ne les admet au baptême qu'après qu'ils ont donné des preuves certaines de la solidité de leurs convictions religieuses et de la pureté de leurs mœurs.

Martin passe en ce moment par tous les degrés de cette longue épreuve. Mais déjà quel admirable, quel parfait chrétien il fait pressentir ! A l'encontre des païens, généralement inaccessibles à la pitié, insensibles à la misère, il comprend bien, lui, que l'Evangile est avant tout une loi de charité. Les enseignements du Sauveur à cet égard ont pénétré profondément dans son âme et il a résolu d'y conformer sa vie. Un jour, il est sorti à la campagne pour les nécessités du service ou pour son agrément personnel. On est au cœur de l'hiver, il fait un froid glacial. Martin, drapé dans son manteau, presse le pas pour être plus vite de retour. Mais voici qu'à l'une des portes de la ville, spectacle émouvant, il aperçoit un pauvre, et quel pauvre ! Tête nue, à peine couvert de quelques misérables haillons, transi de froid, grelottant, hâve et décharné comme un squelette, ce malheureux s'approche, la main tendue, implorant la pitié du passant.

Que va-t-il en obtenir ? Quelques mots de vague commisération ? Une pièce de menue monnaie,

tout au plus ? Non, pour un vrai disciple de Jésus-Christ, c'est trop peu, il y a mieux à faire. Emu de pitié, n'écoutant que son bon cœur, Martin enlève son manteau et, tirant son épée, il le partage sans hésiter et en donne une moitié à l'indigent. Mais que dira-t-on dans la ville, à quels commentaires se livrera-t-on dans le camp, en voyant un soldat revenir dans cet accoutrement ? N'importe ! Martin n'en a cure. Il y a là un pauvre qui souffre, il faut le secourir, tout le reste n'est rien.

Cette bonne action ne tarde pas à recevoir sa récompense. La nuit suivante, pendant son sommeil (est-ce un rêve ? est-ce une vision ?), Martin voit le Sauveur Jésus qui lui apparaît revêtu de ce pan de manteau si généreusement octroyé au pauvre, la veille, et il entend une voix qui dit : « C'est à moi-même que Martin, simple catéchumène encore, a fait don de ce vêtement. »

Homme de foi profonde, notre saint n'eut pas le moindre doute : Dieu, voulant éprouver sa charité, avait pris, pour se présenter à lui, la forme d'un mendiant. Il n'eut qu'à se rappeler la scène célèbre de l'Evangile et les assertions formelles de son divin Maître : « Au dernier jour, quand le Fils de l'Homme sera venu dans sa majesté, il dira à ceux qui sont à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans logement et vous m'avez recueilli ; j'avais besoin de vêtements et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venus me voir. » Et les justes étonnés lui répondront : « Seigneur, quand donc avons-nous trouvé l'occasion de vous rendre tous ces services, pour la faim, pour la soif, pour le logement, pour le vêtement et les visites de charité ? » Et le Roi leur répondra : « Toutes les fois que vous avez rendu ces services au moindre de mes frères, c'est à moi que vous les avez rendus. » (Matth., xxv, 31-40).

Jésus-Christ caché dans le pauvre ; Jésus-Christ prenant les traits d'un pauvre, c'est là, si j'ose dire, un dogme de notre foi, en tous cas c'est la doctrine de tous les Pères de l'Eglise, de tous les saints. Ecoutons-les. Ils nous disent que Dieu, par suite de l'Incarnation, a épousé la nature humaine, mais spécialement la nature humaine dans le pauvre et dans tous ceux qui souffrent, de sorte que le pauvre est comme une nouvelle incarnation du Christ. Aussi Bossuet affirme-t-il, dans son énergique langage, que de tous les membres de Jésus-Christ « les pauvres sont ceux dans lesquels il est le plus. » « O chrétien, ajoute-t-il, songe que toutes les paroles de ton Sauveur méritent ta croyance. Il a dit que du pain c'est son corps, tu le crois et tu l'adores ; il a dit qu'une goutte d'eau lavait nos péchés, tu le crois et tu conduis tes enfants à cette fontaine. Il a dit qu'il était en la personne du pauvre : « Tout ce que vous aurez fait au dernier de mes frères en mon nom, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » Pourquoi refuses-tu de le croire ? Tu le croiras un jour et tu le verras lorsqu'il dira : « J'ai eu besoin de vêtements et vous n'avez pas voulu me vêtir. » Tu demanderas à Dieu de le voir dans sa gloire, et il te répondra : « Tu n'as pas voulu me voir dans mon infirmité ! [1] »

« Ah ! disait S. Vincent de Paul, si nous avions une foi vive aux paroles de Notre-Seigneur, est-ce que nos cœurs ne s'embraseraient pas d'amour pour les pauvres ? » Et il voulait que ses religieuses aimassent les pauvres malades comme leurs « seigneurs » parce que, disait-il, « Notre-Seigneur est en eux et eux en Notre-Seigneur. » Il voulait qu'à chaque visite, à chaque aumône qu'elles faisaient aux pauvres, elles se disent : « C'est le Christ que je visite ; c'est le Christ que je soulage. » Et ces leçons n'étaient point perdues, s'il faut en croire le trait suivant. Un jour, le pieux baron de Renty rencontre dans l'escalier d'une mansarde une fille de la Charité. « Qui cherchez-vous, ma Sœur ? » demande-t-il. Et celle-ci de répondre : « Je cherche Jésus-Christ. »

Et vous, m. f., n'avez-vous jamais désiré obliger Notre-Seigneur ? Ne vous êtes-vous jamais dit : « S'il était là sous mes yeux, près de moi, avec quel empressement et de quel cœur je lui rendrais tous les services en mon pouvoir ? » Eh bien ! qu'à cela ne tienne. Le Christ est là sous les haillons de ce pauvre qui se présente à vous ; c'est lui qui vous tend la main, qui vous demande la charité, l'aumône d'un morceau de pain, d'un vêtement, d'un logement, d'une pièce de monnaie, d'une visite, d'un témoignage de sympathie, d'une parole aimable, d'un sourire affectueux. Oh ! remerciez Dieu de l'honneur qu'il vous fait en vous admettant à le servir dans la personne des pauvres qui sont d'autres lui-même ; puis admirez avec quelle promptitude et quelle magnificence il reconnaît le moindre bienfait qu'on leur accorde. Pour un acte de charité, Martin est récompensé par le don d'une vie toute sainte.

II

Le baptême, en effet, ne lui est pas plus longtemps différé. Enfin, le voilà chrétien. Mais la vie du juste, a dit la Sainte Ecriture, ressemble à une ascension perpétuelle ; son âme aspire sans cesse à de nouveaux progrès dans l'amour de son Dieu : *Ascensiones in corde suo disposuit.* (Ps. LXXXVIII, 6). La pratique des commandements ne lui suffit pas ; il veut y joindre l'observation des conseils évangéliques. Mais qui le guidera dans cet apprentissage des vertus chrétiennes ? Il a entendu parler de S. Hilaire comme d'un maître expérimenté dans les voies de la sainteté. Aussitôt, sans compter avec les difficultés et la longueur du chemin, sans s'arrêter à supputer les risques d'un brusque changement de situation, il entreprend le voyage de Poitiers, il va s'enfoncer dans le monastère de Ligugé, au milieu d'une profonde solitude où le saint évêque forme une élite à son

[1] Bossuet, *Méditations sur l'Evangile.*

image et, dans les loisirs que lui laisse son laborieux ministère, se plaît à initier quelques disciples de choix à tous les secrets de la perfection. Martin se met à son école avec la docilité d'un enfant. Hilaire lui enseigne qu'au-dessus de l'aumône matérielle qui soulage le corps, il y a l'aumône spirituelle qui s'adresse à l'âme. Il lui dépeint la grande détresse des populations de la Gaule privées du bienfait de la vérité religieuse, de la lumière de l'Evangile.

Car il ne faut pas vous illusionner, m. f. Si, depuis une cinquantaine d'années, sous la salutaire influence de l'empereur Constantin, les persécutions avaient cessé, si la religion chrétienne était reconnue comme religion d'Etat, si le Christ comptait dans les villes un assez grand nombre d'adorateurs et de fidèles, la population des campagnes restait plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, adonnée à de grossières superstitions, asservie à des mœurs encore barbares, si bien que le nom de villageois, *pagani,* était devenu synonyme de partisans des faux dieux. Campagnard, païen, c'était tout un même nom, une même chose. Autant la Gaule comptait de forêts, autant elle comptait de divinités dont on trouvait l'image représentée dans le creux des arbres ou sur les pierres druidiques, auxquelles on offrait quelquefois des sacrifices sanglants, et que l'on prétendait honorer par des prières absurdes et des fêtes immondes. Avec quels accents le grand Docteur de l'Eglise de Poitiers, le héros des saints combats de la foi, le confesseur intrépide qui avait souffert la persécution et l'exil, ouvrait devant son disciple les perspectives illimitées de l'apostolat! Martin avait peut-être une tendance à rechercher les douceurs de la contemplation, le repos de l'âme dans la prière. Hilaire l'animait aux entreprises du zèle, à la conquête des âmes. « Que dit le véritable ami de Dieu ? » ne cessait-il de lui répéter, comme le fera plus tard S. Augustin. « Je ne veux pas être tout seul à louer le Seigneur, tout seul à l'aimer, tout seul à le posséder. Venez, glorifiez le Seigneur avec moi, tous ensemble, exaltons et bénissons son saint nom [1] ! »

Ces exhortations portèrent leurs fruits : en peu de temps Martin était devenu un apôtre dont la renommée avait franchi les limites du Poitou. Or, à ce moment, il fallait un pontife à la communauté chrétienne de Tours : ce fut lui que réclama la voix du peuple. Hilaire lui conféra donc, non seulement le sacerdoce, mais la plénitude du sacerdoce. Jamais choix ne fut plus heureux. Toutes les vertus des saints évêques semblaient réunies dans la personne du nouveau consacré : la piété, la sagesse, la charité, la douceur et le zèle, le zèle surtout, un zèle infatigable, débordant, invincible.

A peine Martin est-il arrivé dans sa ville épiscopale qu'il déclare la guerre aux faux dieux et engage avec eux une lutte incessante, acharnée. Il parcourt son diocèse en tous sens, montrant aux païens l'inanité de leurs superstitions, mettant la hache aux arbres sacrés, renversant partout les idoles, et remplaçant leurs temples par des sanctuaires en l'honneur de Jésus et de Marie. Le démon rugit, il ne quitte ses repaires qu'en vociférant et proférant contre l'audacieux qui le détrône et le chasse les plus effroyables menaces. Mais qu'importe sa colère ! Le courageux apôtre a pour lui le vrai Dieu qui met au service de son champion sa propre vertu, sa toute-puissance. Martin, en effet, a reçu le don des miracles. Innombrables sont les aveugles auxquels il rend la vue, les malades qu'il guérit d'un simple signe de croix. A sa voix, la mort elle-même rend ses victimes : trait de ressemblance avec son divin Maître, trois cadavres reprennent vie à la prière du saint évêque.

Partout de nouvelles chrétientés surgissent auxquelles il faut envoyer des pasteurs. Martin pourvoit à tous les besoins. Aux portes de Tours, il fonde une sorte de séminaire, Marmoutiers, où viennent se grouper sous son autorité toute une tribu de jeunes clercs qu'il forme aux vertus et aux devoirs de leur état. C'est parmi eux qu'il choisira les missionnaires qui devront compléter son œuvre, Il mène avec eux la vie cénobitique, leur procurant le double bienfait de ses leçons et de ses exemples.

Mais là ne se borne pas son activité. Sa sollicitude s'étend à tout. Une hérésie nouvelle, le Priscillianisme, vient d'apparaître en Occident, menaçant d'altérer la foi de l'Eglise. Chaque jour l'erreur gagne du terrain ; il faut s'opposer à son développement, la forcer à rentrer dans le néant. On fait appel aux lumières de Martin, on l'appelle en plusieurs conciles. Il doit entreprendre de longs voyages, solliciter l'intervention de l'empereur, soutenir des discussions interminables avec des évêques dont les avis diffèrent du sien. Rien ne ralentit l'ardeur de son zèle. Mais une épreuve plus pénible encore lui est réservée, et c'est dans son entourage même qu'il la rencontre. Parmi les clercs qui composent sa maison, une violente opposition se forme contre lui. L'homme de Dieu n'a qu'un défaut : il ne sait pas commander, imposer sa volonté, il est trop bon. Et l'on ne se prive pas d'abuser de cet excès de bonté. Que lui reproche-t-on ? La négligence de son vêtement, le désordre de sa chevelure, l'abondance de ses aumônes. Misérables chicanes qui ne servent qu'à couvrir et à dissimuler un grief plus sérieux : en réalité, l'éminente vertu du saint évêque est une censure vivante pour quelques-uns de ces clercs demeurés mondains jusque sous l'habit sacerdotal, trop amis du luxe, de la bonne chère et de la vie facile. L'un d'eux, Brice, se signale entre tous par son acharnement contre son évêque. « Voyez-vous notre fou qui fixe le soleil ? » dit-il un jour à ses compagnons en leur montrant Martin en prière, à genoux, les yeux et les mains levés vers le ciel. Le propos est entendu, mais, au lieu d'une malédiction, il n'amène sur les lèvres du pontife méconnu et raillé qu'une parole de pitié : « Va, mon pauvre ami, je t'excuse

[1] S. Augustin, *in psal. 33, enarr.* 21.

bien : un jour, tu seras plus malheureux que moi ! » Prédiction qui se vérifia lorsque Brice, successeur de S. Martin sur le siège épiscopal de Tours, fut victime d'une épouvantable calomnie.

Recueillons, m. f., pour les méditer, les exemples et les leçons d'un saint dont toute la vie se dépensa aux labeurs du zèle le plus intensif. Ne sentons-nous point le désir de marcher sur ses traces, d'être apôtres comme lui ? Les âmes ne sont-elles pas là qui nous appellent ? Ne vivons-nous pas aujourd'hui, comme il y a quinze cents ans, au milieu des adorateurs des faux dieux ? Ceux-ci n'ont fait que changer de noms : ils ne s'appellent plus Jupiter, Vénus, Mercure, mais l'ambition, le plaisir, l'argent. Les païens autrefois reconnaissaient la divinité avec quelques-uns au moins de ses attributs, ils l'honoraient, la priaient, tandis qu'aujourd'hui, chez nos païens modernes, toute idée religieuse a disparu : plus de dimanche, plus de prière, plus de sacrements, plus de foi, plus de vie surnaturelle. Et les mœurs ne sont-elles pas à l'avenant, c'est-à-dire aux antipodes du Décalogue et de l'Evangile ? N'est-ce pas la morale utilitaire, la morale du plaisir, qui gouverne le monde ? Les lectures, les modes, les danses, les spectacles, tout aujourd'hui ne sent-il pas le paganisme ? Entre les mœurs actuelles et celles des Romains de la décadence, on cherche en vain la différence. Et dans cette société toute plongée dans le plaisir et les affaires, les chrétiens, j'entends les vrais chrétiens, ne sont, comme au temps de S. Martin, que le tout petit nombre.

Oui, mais, comme il est dit dans l'Evangile, il suffit d'un peu de levain pour mettre toute la masse de la farine en fermentation. Qu'une élite se montre, que des apôtres se lèvent, semblables à ceux qui parurent aux origines de l'Eglise, ardents et convaincus, embrasés de zèle, intrépides dans la parole et l'action, et le monde, peu à peu, se laissera gagner et il les suivra. « La France, disait le grand économiste Le Play, la France ne sera sauvée que par un nouvel apostolat des Gaules. » Laissez-vous séduire, m. f., par cette noble et généreuse ambition d'être des sauveurs et des apôtres, chacun dans sa modeste sphère. Ne dites point que vous n'êtes pas qualifié pour cela, que c'est l'affaire des prêtres, et non la vôtre. Est-ce qu'en temps de guerre tout le monde n'est pas soldat ? Voyez, vous dirai-je avec Bossuet, l'Eglise rangée en bataille autour de son divin capitaine, Jésus, le grand champion de la gloire de son Père. Dans cette armée, chacun a sa place : modeste ou brillante, à l'arrière-garde, ou à l'avant-garde, peu importe, mais quel chrétien n'y a pas la sienne ? Qui est autorisé à se désintéresser de la cause commune ? Qui échappe au mandat divin qui nous fait tous responsables de nos frères ? « A chacun de nous, dit l'Ecriture, le Seigneur a confié la garde de son prochain. » (Eccli., XVII, 12).

Mais si notre zèle doit être, comme celui du divin Maître, universel en quelque sorte, s'étendre à tous les pécheurs de l'univers, il est un cercle cependant dans lequel il doit s'exercer d'une manière plus particulière et plus effective : c'est le cercle de notre famille, de notre petite patrie. Là aussi, il y a des victimes de la grande misère du péché, des pères, des mères, des frères, des sœurs, des époux, des enfants, des parents, des voisins, des amis qui se sont éloignés de Dieu et refusent ou retardent de retourner à lui. Pouvez-vous dire, chrétiens, que vous les aimez si, tendrement préoccupés de leur santé, de leur bien-être, de leur avenir, de leur affaires, de leur lutte quotidienne pour la vie, vous négligez de leur faire le plus grand bien qu'ils sont en droit d'attendre de votre amour ? Ces pécheurs qui vivent à vos côtés, ce sont des cadavres spirituels qu'il faut ressusciter. Sans doute, la grâce de Dieu est seule capable d'opérer ce grand miracle. Mais pensez-vous sérieusement à la préparer ? Vous le pouvez cependant, vous le devez. Dieu attend cela de votre foi et de votre piété. Pères, mères, époux, enfants, frères, sœurs, parents, amis, la conversion de vos chers pécheurs, voilà l'œuvre de bienfaisance que vous impose, avant toutes les autres œuvres, l'amour vrai du prochain.

Mettez-vous à cette œuvre avec toute la tendresse, tous les ménagements, toute la délicatesse, tout le dévouement, mais aussi toute la force qu'on est en droit d'attendre d'un cœur chrétien. Avertissements discrets et charitables, aimables et solides raisonnements, tendres reproches, pieuses supplications, ne ménagez rien. S'il le faut, protestez contre le mal dans l'intimité de votre foyer, par votre tristesse, par votre réserve, par le soin que vous prendrez d'éviter dans votre conduite tout ce qui pourrait ressembler à une criminelle complaisance. Si le mal est public, protestez avec éclat ; sachez dire, comme Jean-Baptiste, aux pécheurs impudents qui étalent à tous les yeux leur vie scandaleuse : « *Non licet,* cela n'est pas permis. » Se taire, quand ils ont toutes les audaces, n'est-ce pas un acte de lâche complicité qui les rend plus hardis et qui déroute l'opinion des simples, des timides et des faibles ? Ah ! si tous ceux dont c'est le devoir savaient, fidèles aux ordres de l'Apôtre, parler à temps et jusqu'à l'importunité, ne feraient-ils pas un acte de haute bienfaisance spirituelle ?

Enfin, si votre charitable apostolat ne parvient pas à toucher ces malheureuses âmes, ne vous découragez pas de leur longue résistance. La charité ne perd jamais confiance et espoir. Ne pouvant plus faire entendre votre parole, faites parler vos vertus, votre piété. Vous êtes chrétiens, vivez votre christianisme ; vous êtes croyants, accentuez votre vie religieuse ; vous êtes justes, soyez plus justes encore. On discute nos dogmes, nos préceptes, nos sacrements, nos cérémonies ; on ne discutera pas vos vertus. « Si le Christ n'était pas Dieu, disaient les païens qui entouraient sainte Cécile, comment aurait-il une pareille servante ? » On peut résister aux raisonnements et aux exhortations, on finit par céder à la puissance de l'exemple. « Que les chrétiens soient vraiment chré-

tiens, a dit Louis Veuillot, et le monde sera bientôt converti. » Rien de plus vrai. Hommes qui m'écoutez, votre délicatesse de conscience et la dignité de votre vie seront plus éloquents que tous vos discours. Epouses, vous convertirez vos maris par votre humeur toujours égale et votre bonté inlassable. Jeunes filles, le monde, témoin de votre modestie, rougira de ses vices. Bref, votre charité, votre dévouement, votre piété, à tous, seront les meilleurs arguments en faveur de notre sainte religion, ceux qui portent, qui pénètrent, qui persuadent le mieux, et qui sont presque toujours définitivement victorieux, tant il est vrai, comme on l'a dit, qu'une âme qui s'élève, soulève le monde.

III

Un tel apostolat ne saurait procéder, vous le pensez bien, que d'un ardent amour de Dieu, comme celui qui brûlait dans le cœur de S. Martin. « Zèle et amour, c'est tout un, » a dit le pape S. Grégoire. Mais l'amour de Dieu prend une autre forme encore sous laquelle il nous faut envisager notre saint pontife. Peut-on aimer quelqu'un et ne pas souvent penser à lui ? Peut-on l'aimer beaucoup sans rechercher sans cesse sa présence, sa compagnie, son entretien ? Or, quand il s'agit de Dieu, ce besoin a un nom : il s'appelle la prière. Jésus, notre maître et notre modèle, l'a éprouvé, lui dont la vie tout entière, depuis la crèche jusqu'au Calvaire, a été une prière ininterrompue ; il ne nous a rien recommandé avec plus d'insistance que de prier et de ne jamais cesser de prier, faisant de notre ferveur dans la prière, pour ainsi dire, le thermomètre de notre vie spirituelle.

Telle fut, à l'imitation de leur divin Maître, la vie de ses apôtres et de ses premiers disciples : une longue et continuelle prière. Ils ne quittaient presque pas le temple de Jérusalem, est-il dit au livre des Actes, et S. Paul parle des nouveaux chrétiens comme de gens dont la conversation était toute dans le ciel. Des âmes toujours en prière, il y en avait, à l'époque des persécutions sanglantes, dans les cachots et les catacombes ; il y en avait à l'armée où les soldats chrétiens s'écartaient des rangs pour prier, les mains levées vers le ciel. Et quand la paix fut rendue à l'Eglise, la prière ne tarissait pas sur les lèvres des chrétiens fervents. « Venez dans nos campagnes de Judée, écrivait S. Jérôme à une dame romaine, vous n'y entendrez autre chose que la louange de Dieu. Ici, le laboureur, son aiguillon à la main, chante l'*alleluia;* là, le moissonneur se distrait avec des psaumes de la chaleur qui fait ruisseler son visage ; plus loin, le vigneron dont la faucille émonde la verdure des vignes répète les versets du roi David. Voilà ce qui nous anime aux rudes labeurs de la terre. »

S. Martin était de la famille de ces âmes profondément religieuses. Il n'avait pas de plus douce occupation que la prière. Et quelle n'était pas la ferveur de ses entretiens avec Dieu ! Nous en avons quelques preuves. Un jour, c'est un globe de feu qui apparaît au-dessus de sa tête pendant qu'il offre le saint sacrifice. Une autre fois, c'est le Saint-Esprit qui se manifeste sous la forme d'une colombe et tout un concert de voix angéliques qui se font entendre pendant qu'il donne à un de ses disciples, Maurille, la consécration épiscopale. Son union à Dieu est continuelle ; la prière est devenue comme la respiration et la vie de son âme. Il tombe malade ; la souffrance le torture, le démon livre à sa foi et à sa vertu les plus violents assauts. L'homme de Dieu ne cesse pas de prier. Son âme, au dire de son historien, demeurait inébranlable, sans rien relâcher de son oraison.

Quel était donc son secret ? me demandez-vous. Quel est le moyen d'accorder ces deux choses en apparence incompatibles : le travail et la prière, une activité débordante et une paix si profonde, l'action et la contemplation ? Voilà ce que nous autres ne pouvons pas comprendre. Pour beaucoup, un hiatus gênant sépare l'heure de la prière et le temps consacré aux obligations journalières. Combien de chrétiens même pieux, combien d'âmes pieuses même ferventes, dont la vie est ainsi brisée par une coupure étrange ! Quelques instants plus ou moins longs donnés chaque matin à la prière, puis toute la journée sans aucune pensée pour Dieu ; une existence en deux morceaux, est-ce admissible ? N'est-ce pas à tous les chrétiens sans exception, et pas seulement aux prêtres et aux religieuses, que Notre-Seigneur a ordonné de prier sans cesse ? Ce commandement ne doit donc pas, ne peut pas être une chose irréalisable. Mais comment faut-il l'entendre ?

Prier toujours, cela veut-il dire que, depuis le matin jusqu'au soir, il faut se tenir toujours à genoux, avoir toujours sur les lèvres des formules pieuses, renoncer à tout travail, maintenir son esprit dans une perpétuelle application à Dieu, jusqu'à en oublier la terre et tout ce qui nous entoure ? Evidemment non. Les forces humaines ne suffiraient pas à pareille tâche ; une telle tension d'esprit nuirait à l'accomplissement consciencieux de nos devoirs d'état. Du reste, où sont même les religieux les plus unis à Dieu qui pourraient s'accommoder de ce genre de vie ? Aussi n'est-ce point là ce que le divin Maître nous demande. Voici le fond de sa pensée, telle que l'ont comprise tous les maîtres de la vie spirituelle.

Prier sans cesse, c'est rapporter à Dieu toutes nos actions, même les plus communes, les faire toutes en vue de plaire à Dieu, pour sa gloire et pour son amour. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, dit l'apôtre S. Paul, ou quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la plus grande gloire de Dieu. » Aussi tous les bons chrétiens ne manquent-ils jamais d'ajouter à leur prière du matin un acte d'offrande de la journée. Ainsi toutes leurs actions se trouvent consacrées à Dieu, de sorte que si le démon de la vanité, de l'impureté, de l'avarice ou de la gourmandise cherche à en gâter quelqu'une et à leur en enlever le mérite, ils puissent lui dire en toute vérité : « Tu viens trop tard, j'ai tout donné à Dieu. »

Mais la vraie piété ne se contente pas de cette

offrande générale et nécessairement un peu vague. Elle ne commence aucune de ses actions sans la rapporter à Dieu. Voyez le maçon au travail : il ne pose aucune pierre sans y appliquer le fil à plomb et la règle. Ainsi en doit-il être dans la vie spirituelle, et telle est la raison de ces signes de croix que l'on vous dit de faire à votre lever et à votre coucher, avant et après vos repas, votre travail et vos prières.

Au milieu même de vos occupations, que Dieu ne soit pas oublié ! Est-ce que le père ne pense pas à sa famille, même en travaillant, la mère à son époux et à ses enfants ? Le cœur travaille chez eux autant que le cerveau et les bras. Mais ici je ne puis résister au plaisir de vous citer les paroles de S. François de Sales : « Faites, dit-il, comme les petits enfants qui d'une main se tiennent à leur père et de l'autre cueillent des fraises ou des mûres, le long des haies. De même, maniant les choses de ce monde de l'une de vos mains, tenez toujours de l'autre la main de votre Père céleste, vous retournant de temps en temps vers lui pour voir s'il agrée vos occupations. Parmi les affaires qui ne requièrent pas une attention si forte, regardez Dieu plus que les affaires, et quand les affaires requièrent toute votre attention, de temps en temps au moins, regardez Dieu. »

Prier toujours, qu'est-ce encore ? Vous savez ce qui arrive quand le feu est ardent. Il jaillit du foyer des étincelles. Eh bien ! il en est de même du cœur humain. Quand il est rempli de l'amour de Dieu, il se répand au dehors comme l'étincelle s'élance du foyer. De là ces paroles enflammées, ces oraisons jaculatoires, comme on les appelle, ces courtes et rapides invocations qui montent comme autant de flèches vers le trône, ou plutôt vers le cœur de Dieu, et qui souvent ont plus de puissance que de longues oraisons.

Et remarquez-le bien, tout cela peut avoir lieu sans que rien soit changé à votre existence, sans que vous soyez obligés d'interrompre la moindre de vos occupations professionnelles. Un mot, une simple pensée, un élan du cœur, c'est si facile et si tôt fait ! Dans la conversation, au milieu du travail, dans le silence, dans le bruit, au son de l'heure, la pensée de Dieu vous arrive comme un rayon de soleil qui perce le nuage. Est-ce que la lumière du soleil a jamais empêché la continuation d'une affaire commencée ? S. Louis de Gonzague disait que si son ange gardien venait pendant une récréation l'avertir qu'il mourrait dans un quart d'heure, il continuerait sa récréation.

Que la prière ne soit donc plus dans votre vie comme un accident ou un acte isolé, mais qu'elle pénètre toutes vos actions même les plus vulgaires, et que votre passage sur la terre ne soit qu'une longue et magnifique prière dont vous irez chanter les dernières strophes dans le ciel.

* *

Il est raconté que les disciples de S. Martin, voyant leur bienheureux Père sur le point de mourir, le suppliaient de demander à Dieu sa guérison. « Père, lui disaient-ils, pourquoi nous abandonner ? Pourquoi nous faire cette peine ? Privés de toi, que deviendrons-nous ? Quand tu ne seras plus là, des loups voraces se jetteront sur ton troupeau. » Et n'écoutant que son bon cœur, le saint pontife faisait à Dieu cette prière : « Seigneur, si vous croyez que je sois encore nécessaire à votre peuple, vous le savez bien, je ne refuse pas de me remettre au travail. » Prière que Dieu exauça à sa manière, en rappelant à lui son serviteur, mais en multipliant son action et son pouvoir, car, depuis qu'il est au ciel, S. Martin ne cesse pas de travailler et de prier pour son peuple.

On est venu en foule à son tombeau et ses ossements, comme ceux du prophète, ont opéré des miracles. On ne compte pas les grâces qu'il a obtenues à ses suppliants. Dans les temps anciens, quand la guerre désolait la France, nos rois faisaient porter en tête de leur armée la chape de S. Martin, le regardant comme l'un des patrons de notre pays où son culte est si vivant, où tant d'églises ont été érigées sous son vocable, où tant d'autels lui sont consacrés, où tant de paroisses, de familles même portent son nom. Bon Français, S. Martin a montré qu'il l'était encore, pendant la dernière guerre. On l'avait invoqué au secours de la France, et, coïncidence significative, c'est le 11 novembre, jour de sa fête, qu'a été signé l'armistice entre les parties belligérantes. Tous ces faits n'autorisent-ils pas notre confiance la plus absolue dans l'intercession de ce grand serviteur de Dieu ? Prions donc S. Martin pour nous d'abord, pour qu'il mette en nos cœurs son esprit de charité, de zèle et de prière. Mais prions-le aussi pour notre patrie qu'il a tant aimée, afin qu'il la garde prospère et puissante, afin qu'il lui assure l'ordre et la paix, afin qu'aujourd'hui comme autrefois il rende Dieu à la France et la France à Dieu. Ainsi soit-il.

II

LES GLOIRES POSTHUMES DE S. MARTIN

Mes frères,

Plus peut-être que toutes les autres, la nation française a été fondée par les saints, a vécu moralement par les saints et subsiste par les saints.

Or, de tous ceux dont le nom est mêlé à notre histoire nationale, il n'en est pas d'aussi populaire que notre illustre Patron, S. Martin, l'apôtre et le défenseur de la France. Plus de quatre mille églises y sont placées sous son patronage. Notre seul diocèse en compte soixante-neuf. « Son nom est comme une sauvegarde et une bénédiction. Les actes de la vie civile, les marchés publics, les grandes réunions du commerce et de l'industrie, l'échéance des billets, les fêtes populaires, tout parle de S. Martin. Dans l'année chrétienne, nul n'a servi plus que lui à marquer d'un pieux souvenir les saisons, les mois et les jours, les espérances du laboureur et du vigneron, les souhaits heureux, les anniversaires de la famille et de la patrie [1]. » En un mot, les hommes et les choses se

[1] Mgr Besson, Panégyrique de S. Martin.

le sont disputé comme un honneur; les trois règnes se le sont partagé comme un heureux présage.

D'où lui vient une telle popularité ? De ce qu'il a été l'homme de Dieu et l'homme du peuple, le plus grand thaumaturge peut-être après les Apôtres que Dieu ait envoyé à la terre, un des plus insignes bienfaiteurs de la France et du monde entier.

Je n'ai pas la prétention de vous redire les gloires acquises de son vivant par S. Martin. Un simple discours n'y saurait suffire. Au surplus, vous les connaissez assez. Je préfère vous parler des gloires moins connues de son tombeau, gloires de quinze siècles que ni le temps ni l'acharnement de l'impiété ne sont parvenues à étouffer.

C'est une revue historique que nous allons faire, c'est une nomenclature de faits que je vais vous apporter. Je ne m'en excuse pas. Ma thèse, pour être empruntée à ce grand témoin qui s'appelle l'histoire, offrira plus d'intérêt et revêtira plus de force.

I

Incomparable déjà pendant sa vie, la gloire de S. Martin reçoit à sa mort un merveilleux accroissement. De saints évêques ravis en extase ont aperçu au moment de son trépas sa bienheureuse âme enlevée au ciel par S. Michel et les anges; ils ont entendu la foule des saints traduisant son allégresse par de saints cantiques, ils ont vu les chœurs angéliques tressaillir de joie, toute la phalange des Vertus célestes accourir au devant d'elle, la troupe des vierges l'inviter à prendre place dans ses rangs, l'auguste Vierge elle-même l'accueillir. Et tous chantaient : « *Mane nobiscum in œternum*. Demeure avec nous éternellement. » Ce que je viens de vous dire, je l'ai emprunté à l'office même de notre saint Patron, aux louanges que l'Eglise lui décerne.

Comment la terre n'aurait-elle pas fait écho au ciel pour célébrer le grand serviteur de Dieu ?

Tours et Poitiers se disputent sa dépouille mortelle : Tours qu'il a illustrée comme évêque, Poitiers où s'est passée sa vie monastique. Tours parvient à la garder, mais non sans peine et sans un pieux stratagème.

Je ne vous décrirai pas ses obsèques. Ce n'est pas un convoi funèbre, c'est un triomphe, tel peut-être qu'on n'en vit jamais. Les gémissements et les larmes s'y mêlent au chant des hymnes et des psaumes. Plus de deux mille moines accourus de toutes parts y assistent. Qu'on juge par là de la multitude qui lui fit cortège.

Son tombeau est à peine fermé que déjà il a la même célébrité et devient l'objet de la même vénération que celui des Apôtres. Les foules ne cessent d'y affluer, attirées par le renom du saint et aussi par les miracles sans nombre qui s'y opèrent.

Onze ans après la mort du saint évêque, un modeste sanctuaire est construit sur ce tombeau. C'est l'origine de la célèbre église dont la gloire devait, en peu de temps, égaler pour ainsi dire celle des sanctuaires les plus renommés de Rome et de Jérusalem. Cette chapelle se trouve bientôt insuffisante. Soixante ans plus tard, une autre basilique s'élève, digne du saint et des merveilles qui s'accomplissent par son intercession.

Désormais le culte du grand pontife peut recevoir tout son développement. S'il a un temple pour être honoré, les hommages ne lui manqueront pas.

C'est là que les saints viendront prier, là que les rois et les grands demanderont conseil, là que se traiteront les affaires importantes. Sainte Geneviève, avant de sauver Paris des fureurs d'Attila, est venue se prosterner au tombeau du thaumaturge. Peut-être y a-t-elle reçu, avec sa mission de libératrice, le courage de la remplir. Non loin de là, la nouvelle basilique de Tours voyait arriver un illustre visiteur. C'était Clovis, le roi des Francs, qui après le vœu de Tolbiac venait chercher la lumière et la force de le réaliser.

Dix ans se passent, et il revient, non plus païen cette fois, mais baptisé, non plus seul, mais à la tête d'une nombreuse armée, pour conquérir sur les Goths ariens le midi de la France. Une partie de ses troupes traversait le territoire de Tours ; par respect pour le saint (voyez cet esprit de foi de nos ancêtres), il ordonne à ses soldats de ne prendre que de l'herbe et de l'eau. L'un d'eux, croyant ne pas enfreindre la défense, s'approprie sur un paysan un peu de foin. Le roi l'apprend et punit de mort le délinquant. « Où sera, s'écrie-t-il, l'espérance de la victoire, si l'on offense le bienheureux Martin ? »

Il envoie ses lieutenants dans la basilique pour y offrir ses présents et y consulter le ciel sur l'issue de son entreprise — admirez encore le sens chrétien de ce nouveau converti. — Au moment même où ils entraient dans le lieu saint, le primicier chantait ce passage des Livres Saints : « Seigneur, vous m'avez ceint de la force pour le combat et vous avez tourné le dos à nos ennemis. » N'était-ce pas le présage de la victoire ? Fortifié et enhardi, Clovis va livrer la célèbre victoire de Vouillé dont le succès recule jusqu'aux Pyrénées les limites de son royaume et achève l'unité politique des Gaules.

A la suite de cet événement il vient offrir, en personne, à la basilique des présents considérables, parmi lesquels son cheval de bataille qu'il rachète à prix d'or. C'est là qu'il prend les insignes du consulat, qui lui sont conférés par l'empereur romain Anastase, qu'il revêt la robe de pourpre et la chlamyde, qu'il ceint sa tête du diadème, qu'il fonde d'une manière définitive la monarchie française.

II

Après sa mort, la reine Clotilde fait de Tours, à l'ombre de la basilique, le lieu de son repos, et, par ses prières sur le tombeau de S. Martin, obtient la cessation des hostilités entre Clotaire et ses frères.

Clotaire Ier exempte la basilique de l'impôt et y vient lui-même en pèlerin, pleurer les fautes de sa

vie. Sainte Radegonde, son épouse, fuyant la cour, construit auprès un célèbre monastère. Le roi des Suèves, Clodomir, y députe des messagers porteurs de magnifiques présents pour solliciter la grâce de son fils et d'arien se convertit au christianisme. Chilpéric et Brunehaut s'y rendent et déplorent leurs crimes.

Tandis que S. Eloi déploie sur le tombeau du saint toutes les merveilles de son art, Dagobert Ier le dote royalement. Pépin le Bref, malade, s'y fait porter ; Luitgarde, femme de Charlemagne, veut y mourir et y être ensevelie. Charlemagne lui-même vient y prier, transmettant ainsi à la seconde dynastie française l'exemple de sa vénération et de sa générosité envers S. Martin, qu'il avait héritées de la première.

Rois et reines ont toujours regardé S. Martin comme leur patron principal. Presque tous ont tenu à honneur de visiter plusieurs fois son tombeau : c'est là d'ailleurs qu'ils prononçaient leurs serments les plus solennels, laissant pour marque de leur engagement un de leurs gants. Dans leurs plus pressants dangers, ils avaient recours à la puissante intercession du Saint. Ils ne commençaient point d'entreprises graves avant de lui demander sa protection et de s'y revêtir de sa chape.

On appelait ainsi un grand voile où était peinte l'image du saint évêque et qui servait à couvrir son tombeau. Nos rois le faisaient garder respectueusement sous une tente de leur camp par des clercs à qui est resté le nom de *chapelains,* comme celui de chapelle au lieu où il était conservé.

J'arrête ici cette nomenclature déjà longue. Pour être complet, je devrais mentionner comme pèlerins de Tours presque tous les rois de France. Qu'il me soit cependant encore permis de citer parmi eux les héros des Croisades et de rappeler que Jeanne d'Arc y vint pour implorer la grâce de rendre à Charles VII la couronne de France. Il me faudrait aussi placer dans cette série d'hommages ceux qui sont venus à notre saint des papes, des évêques, des chefs d'Ordres religieux, des moines et du clergé. Comment seraient-ils demeurés étrangers à ces marques de vénération et de piété données par l'élément laïque ? Comment auraient-ils négligé de demander sa protection à ce puissant ami de Dieu ? Nous les voyons non pas suivre, mais marcher en tête du mouvement qui, de siècle en siècle, entraînait les chrétiens vers le tombeau de S. Martin et consacrer ainsi le culte qui lui venait de toutes parts et de tous les rangs de la société.

* *

Que conclure de tout ce que je viens d'emprunter à l'histoire ? J'en conclus que les paroisses qui ont S. Martin pour patron doivent être fières de ce patronage. Dans leur culte envers l'apôtre des Gaules, elles ont été précédées par tant de générations et par tant d'éminents personnages ! J'en conclus encore que si autrefois on n'entreprenait rien d'important sans s'être concilié sont intercession, il est d'une opportunité vraiment actuelle de remettre son culte en honneur parmi nous. Notre époque n'a pas moins besoin que les siècles passés de sa médiation auprès de Dieu. Dans les efforts de l'enfer pour détrôner Dieu et entraver la mission de l'Eglise, la France est très particulièrement visée. Ce n'est plus seulement l'hérésie qui se dresse contre le Christ, c'est le laïcisme qui résume et dépasse toutes les erreurs, et qui n'est rien moins que la négation de tout l'ordre surnaturel. Que les saints patrons de la France et notre saint, le premier en date, invoqués par le peuple chrétien qu'ils ont contribué à former, nous obtiennent la grâce de redevenir la nation choisie par Dieu pour l'accomplissement de ses gestes. Ainsi soit-il.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

A L'ÉCOLE DE NOS GRANDS MORTS

Mes frères,

Je vous félicite de l'empressement avec lequel vous avez répondu à l'appel qui vous a été adressé.

Aussi bien, pouvait il en être autrement ?

Vous venez ici aujourd'hui guidés, conduits, entraînés par les sentiments les plus délicats de vos cœurs.

Vous venez ici d'abord pour vous souvenir. Oui, ils étaient partis si vivants, tout débordants de jeunesse, attachés malgré tout à l'espoir du retour final, et ils ne sont pas revenus ! Ils étaient si sympathiques, ces hommes, ces pères de famille, ces jeunes gens, vos époux, vos fils, vos frères, vos amis, vos concitoyens. Je comprends le besoin que vous avez de toujours vous souvenir.

Vous venez ici encore pour prier. Vous voulez que la religion soit associée à votre hommage, ou plutôt vous voulez que votre hommage leur soit rendu par la religion, selon les paroles du poète :

> Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie,
> Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie.

Vous venez prier pour nos soldats, et vous avez raison.

Mais, j'en suis sûr, vous venez également ici pour vous instruire. C'est que nos morts, nos glorieux morts, ce sont des morts qui parlent.

Laissez-moi donc, pendant quelques instants, vous faire entendre la grande voix de nos héros défunts, et s'il est vrai que personne parmi nous ne saurait l'écouter avec indifférence, il est certain aussi que tous nous pouvons et devons en faire notre profit.

Nos morts, victimes de la grande guerre, nous donnent tout spécialement trois leçons : une leçon d'*union,* une leçon de *générosité,* une leçon d'*espérance*.

I

Une leçon d'union d'abord. L'union, n'est-ce pas ce qui caractérisa si fortement les quatre années d'angoisse — déjà lointaines — qui se sont achevées par la victoire ? Pendant cinquante-deux

mois, ces chers soldats, défenseurs de la patrie, sont restés unis étroitement dans l'obéissance, dans la résistance, dans la souffrance.

Ah ! ce fut un beau spectacle, celui qu'offrit la France aussitôt que l'ennemi, dans un insolent orgueil, eut violenté notre sol. A l'appel du pays en danger, tous ses enfants se levèrent ; l'on vit, d'un mouvement unanime, le cultivateur quitter son champ, l'employé son bureau, l'ouvrier son atelier, le prêtre son église, et dès cet instant tous, sous l'uniforme militaire, tous ne connurent plus qu'une consigne, qu'un seul mot d'ordre : la discipline, l'obéissance.

Certes, il leur en coûtait à tous de renoncer à la vie de famille, à leurs habitudes préférées, à leur travail professionnel. Mais ils savaient que la discipline est la force de l'armée et que l'armée est le rempart du pays, et voilà pourquoi tous, volontairement, de plein gré, ils se pliaient à la discipline ; c'est ainsi qu'ils restèrent unis dans l'obéissance.

Regardez-les maintenant là-bas où ils ont été transportés. Là-bas, c'est le front, c'est le champ de bataille. Là-bas, c'est le combat : l'ennemi est nombreux ; il est bien outillé, il renouvelle ses assauts, il veut à tout prix le succès. Mais écoutez aussi ; ils ont crié, les nôtres : « On ne passe pas. » Et ils ne passeront pas. Et pendant des mois, des années, dans la tranchée comme en bataille rangée, côte à côte, étroitement unis, ils ont résisté ; ils ont si bien résisté que l'ennemi n'a pu passer ; ils ont tant lutté qu'en fin de compte ils ont décidé la victoire. Là encore, ils nous donnent le spectacle de l'union : l'union dans la lutte, l'union dans la résistance.

Toutefois, vous le pensez bien, m. f., une vie comme celle-là et qui se prolonge au delà des prévisions ; une lutte comme celle-là et qui fut une lutte de géants, ne va pas sans beaucoup de souffrances. Ce qu'ils ont souffert, je n'essaierai pas de vous le redire ici. Souffrance, l'absence du foyer, l'éloignement des êtres les plus aimés ; souffrance, la vie de tranchée parmi la boue, le froid de l'hiver ou l'air surchauffé de l'été ; souffrance, le danger perpétuel parmi l'éclatement des obus et le crépitement de la mitraille ; souffrance, ces assauts formidables à travers les tirs de barrage et sous le déchaînement d'une trombe de fer. Et tout cela ils l'ont supporté gaiement, ils ont tenu bon grâce à la bonne camaraderie française ; ils ont tenu parce qu'ils étaient unis dans la souffrance.

Or, vous le savez bien comme moi, cette union a été pour une large part la cause du succès. Cette union, elle a surpris l'ennemi qui ne nous croyait plus capables d'un tel sursaut.

Eh bien ! que la leçon nous serve donc toujours ! Il faut que nous soyons désormais un peuple fort, si nous voulons que la France oublie définitivement toutes les plaies douloureuses de la guerre ; il faut que nous soyons un peuple fort, si nous voulons qu'on nous respecte et qu'on ne nous attaque plus de cette odieuse façon ; il faut que nous soyons un peuple fort, si nous voulons tenir dans le monde civilisé le rang qui nous revient de droit.

Il est banal de le redire, c'est l'union qui fait la force. Soyons donc unis : unis comme l'ont été nos grands morts, unis dans la loyauté et la cordialité, unis au-dessus des intérêts de partis et des ambitions personnelles ; soyons unis dans la poursuite du bien commun.

II

En second lieu, nos glorieux défunts nous donnent une leçon de générosité.

Tous, j'en suis sûr, vous reconnaissez et vous admirez la magnanimité, la grandeur d'âme. Lorsque vous rencontrez un homme qui distribue largement ses biens pour adoucir et soulager la misère des autres, vous saluez, vous vous inclinez avec respect, et vous avez raison. Lorsque vous rencontrez un homme qui consacre son temps, qui use ses années pour améliorer la condition de ses semblables, que ce soit leur condition intellectuelle, morale ou sociale, vous saluez encore, et de nouveau vous vous inclinez avec respect : vous avez raison. Tout cela, en effet, est beau ; tout cela est grand. Il y a pourtant quelque chose de plus beau et de plus grand. Ecoutez cette parole de l'Evangile : « Le suprême témoignage d'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Or nos chers soldats, ceux que nous venons encore commémorer en ce jour, voilà jusqu'où ils sont allés sur le chemin de la générosité. Ils ont dit avec le poète : « France ! veux-tu mon sang ? il est à toi. S'il te faut ma souffrance, souffrir sera ma loi. S'il te faut ma mort, mort à moi et vive la France ! »

Ils ont été aussi de ce pays « au fier renom, où, quand il faut mourir, nul n'a jamais dit : non. »

Et ce qui mesure toute la portée de leur acte, c'est qu'ils ont donné leur vie avec la conscience de ce qu'ils faisaient. Ils n'ont pas été surpris par la mort : ils savaient qu'elle règne en maîtresse sur le champ de bataille ; sans cesse son visage paraissait à leurs yeux, à chaque instant ils sentaient comme le frôlement de son aile.

Ce qui fait également la valeur de leur sacrifice, c'est qu'ils sont morts pour une grande cause. Ils ont donné leur vie pour garantir la nôtre ; ils ont donné leur vie pour assurer la liberté de ceux qu'ils aimaient le plus ; en un mot, ils ont donné leur vie pour assurer la victoire à leur patrie. Oui, en vérité, ils ne pouvaient fournir de leur amour un plus fort témoignage ; et s'il est vrai que l'héroïsme consiste à dépenser un grand courage au service d'une grande cause, je puis bien le dire, nos soldats morts au champ d'honneur, ce sont des héros, de véritables héros.

Glorifions donc ces héros, car la reconnaissance nous en fait à tous un rigoureux devoir. Glorifions-les, mais aussi sachons recueillir cet héritage de gloire. L'exemple de nos soldats et la générosité qu'ils ont montrée pendant cette affreuse guerre doivent avoir pour effet de réveiller, s'il en est

besoin, dans toutes les âmes les énergies endormies, d'y tendre toutes les forces, d'y bander toutes les volontés.

O nobles hommes et jeunes gens, le jour où vous êtes tombés, face à l'ennemi, pour défendre et sauver la patrie, on a pu répéter le mot attendri de l'orateur antique : « L'année a perdu son printemps ! » C'est vrai, votre mort a été une lourde perte pour le pays. Mais à nous, elle nous a valu un gain. Vous nous avez laissé un magnifique, un sublime exemple. Vous nous avez rappelé que rien de noble ne se fait sans sacrifice.

Soldats bien-aimés, apparaissez donc en ce moment à cette assemblée avec votre auréole de héros ! Insufflez-lui un amour encore plus ardent pour le devoir, pour tout son devoir, une générosité plus entière, un dévouement de plus en plus parfait. Stimulez donc toutes ces âmes, images des vôtres, qui vous écoutent et faites-en des passionnées de bravoure, de sacrifice et d'héroïsme.

III

Enfin, m. f., nos glorieux soldats nous donnent à tous une leçon de confiance.

Confiance d'abord en notre patrie, en notre chère France. Il faut le dire et le redire bien haut, ce n'est pas la France qui a voulu la guerre. Tout au contraire, pour l'éviter, elle n'a rien négligé, elle est allée même jusqu'à l'extrémité de la conciliation. Ce sont eux, là-bas, qui l'ont voulue, après l'avoir préparée, et qui ont tout fait pour qu'elle éclatât.

Et quand elle a dû subir la guerre, ce n'est pas davantage la France qui s'est efforcée d'en aggraver pour tous le fardeau redouté ; ce n'est pas la France qui s'est ingéniée à en accroître la cruauté, ce n'est pas elle qui a cherché des moyens de tuer qu'on dirait empruntés à la plus odieuse barbarie. Ce sont nos adversaires qui ont fait tout cela. La France, elle, a toujours professé le respect des grands principes d'humanité, de fraternité, de justice qui constituent le droit des gens inspiré du christianisme. La France, au milieu de la plus dure épreuve qui lui ait été imposée, est restée égale à elle-même, chevaleresque comme par le passé et peut-être même supérieure encore.

Et ses enfants ne l'ont si bien défendue que parce qu'ils sont sûrs du droit et de la légitimité de leur cause.

Confiance donc en la chère Patrie. Plus de 1.500.000 de ses fils lui ont donné leur vie ; pendant quatre ans, elle a été comme plongée dans un fleuve de sang. Aussi elle apparaît aujourd'hui purifiée, régénérée, vivifiée ; elle apparaît à nouveau comme l'un des premiers pays du monde, le plus vaillant, le plus généreux, celui que rien ne rebute et qui se guérit de tout. Elle est digne, dans l'évolution du monde, de reprendre sa belle mission de conductrice de l'humanité ; elle est capable d'enfanter encore, sur son vieux sol, de ces cœurs vaillants, de ces âmes noblement inquiètes et aventureuses qui sont l'honneur d'une race et la parure de l'humanité ; elle sera toujours, ainsi que l'a proclamé le poète, « la nourricière des grands cœurs ». Il n'est pas possible que tant de sang ait été versé en vain. Confiance en la patrie : c'est le cri du sang de nos héros.

Confiance aussi, confiance dans le sort de ceux que nous pleurons tout en les honorant.

Ah ! m. f., je n'ignore pas quelle a été, pendant ces longues années de guerre, votre vie d'angoisse, à la pensée du danger qui sans cesse menaçait ceux que vous aviez au front ; je n'ignore pas non plus quelle fut votre douleur, le brisement de vos cœurs, à l'annonce du coup brutal qui vous les enlevait. Aussi je voudrais de nouveau vous offrir aujourd'hui la parole du réconfort et de l'espérance.

Parlant de nos frères, de ceux qui meurent dans l'accomplissement du devoir et dans la fidélité à leur serment, S. François de Sales disait : « Une telle fin est excellente, et il ne faut pas douter que Dieu l'ait rendue heureuse. » Admirable pensée et qui exprime tout ce que vaut, dans le domaine de la foi et du patriotisme, l'immolation du soldat au service de son pays.

Parole consolante également pour vous, m. f., que tant de deuils ont accablés ! Car vos chers soldats ont sacrifié leur jeunesse, leur avenir, leur vie tout entière. Est-il possible qu'un tel sacrifice reste devant Dieu sans compensation, sans récompense ? Oui, je l'espère, en retour ils auront bénéficié de la miséricorde d'en-haut ; ils auront obtenu de se présenter, comme il convient, devant le Souverain Juge ; ils possèdent maintenant, ou par nos prières ils posséderont bientôt le repos éternel, la lumière qui n'a ni ombre ni déclin. A nous le souvenir, à eux l'immortalité : l'immortalité sur la terre, mais surtout l'immortalité dans l'autre vie. Confiance, confiance donc dans le sort de nos chers soldats.

*
* *

Vous avez donc, m. f., suivi la plus noble inspiration en voulant que la paroisse, encore une fois et malgré le temps qui s'enfuit, rendît hommage à ses glorieux enfants.

Vous avez donc accompli une noble démarche, vous tous qui vous réunissez aujourd'hui au pied de l'autel pour commémorer vos héros. Et vous tout particulièrement, Messieurs du Conseil municipal, que je suis très heureux de saluer au premier rang de cette sympathique assistance.

D'un élan magnifique, aussitôt après la guerre, vous avez souscrit à l'érection du monument qui doit perpétuer ici le souvenir de vos enfants. En effet, comme leurs noms sont bien à leur place en ce lieu, abrités par les voûtes de votre église !

Venez donc de temps en temps devant ce marbre, pour évoquer la physionomie et passer la revue de ceux qui vous ont sauvés et à qui vous devez tant ! Venez souvent, devant leurs noms, renouveler votre hommage ému et reconnaissant ! Venez aussi vous rappeler les magnifiques exemples qu'ils vous ont laissés et promettre de rester toujours fidèles aux leçons qu'ils ont eux-

mêmes, les premiers, si bien pratiquées : leçon d'union, de générosité, de confiance ; confiance en la patrie de la terre, en la patrie du ciel. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE DISCOURS APRÈS LA CÈNE

IX

AVIS ET CONSOLATIONS SUPRÊMES (XVI, 5-33)
(Suite)

Au début de l'entretien, pour soutenir et consoler les disciples abattus et attristés par la perspective de la séparation, Jésus avait joint à la promesse d'un autre Paraclet l'annonce de son propre retour. Il agit de même dans les derniers encouragements qui doivent clore ces épanchements intimes.

« Encore un peu et vous ne me voyez plus, et derechef encore un peu et vous me verrez » (16). La Vulgate ajoute : « parce que je vais à mon Père. » Cette incise semble appelée par la réflexion des disciples au verset 17. Mais précisément, en face du silence des meilleurs témoins du texte, elle apparaît comme une correction harmonisante. En fait, elle rend plus difficile l'explication de la parole de Jésus, en rejetant la réunion promise, après l'Ascension. Aussi n'est-il point surprenant qu'on ne la retrouve pas au verset 19 quand le Maître reprend son propos.

De toute façon, le mot du Sauveur offrait quelque chose d'énigmatique, et spécialement la reprise de l'expression « encore un peu » était faite pour intriguer les esprits. Les auditeurs de Jésus sont d'autant plus déroutés qu'ils se souviennent des paroles que le Maître vient de leur dire quelques instants auparavant : « Or maintenant je vais vers Celui qui m'a envoyé » (XVI, 5). « Je vais vers le Père et vous ne me voyez plus » (XVI, 10). Ne leur a-t-il pas laissé entendre par là une séparation définitive ? Ils ne réussissent donc pas à comprendre et à concilier des données qui leur semblent, à la fois, mystérieuses et opposées. Et de l'un à l'autre, dans les groupes, les réflexions s'échangent : « Quelques-uns de ses disciples se dirent donc les uns aux autres : Que signifie ce qu'il nous dit : « Encore un peu et vous ne me voyez plus ; et derechef encore un peu et vous me verrez ? » Et « parce que je vais à mon Père ? » Ils disaient donc : « Que signifie cet *encore un peu ?* Nous ne savons ce qu'il veut dire. » (17-18).

Jésus avait prévu ce flottement des esprits, le désir d'éclaircissements qui devait en résulter. Il n'attend point que la question se formule. « Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger et il leur dit : « Vous vous enquérez les uns auprès des autres sur ce que je vous ai dit : Encore un peu et vous ne me voyez plus ; et derechef encore un peu et vous me verrez » (19). — Suivant son habitude, le Sauveur va fournir les éléments de la réponse, mais sans la formuler d'une façon directe et explicite. En termes exprès d'abord, puis sous une image saisissante, il explique aux Apôtres que son propos vise deux situations différentes, génératrices d'un double état d'âme opposé, tristesse profonde et joie intense, qui vont se succéder pour eux. Le deuil, imminent, doit naître de son départ ; l'allégresse sera causée par son prochain retour. La réunion promise mettra dans leurs âmes le principe d'une joie inamissible. « En vérité, en vérité, je vous le dis : vous pleurerez et vous vous lamenterez, mais le monde se réjouira ; vous serez accablés de tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. La femme, au moment d'enfanter, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour au petit enfant, elle ne se souvient plus de la douleur pressurante dans la joie de ce qu'un homme est venu au monde. Et vous donc, maintenant, vous avez de la tristesse, mais de nouveau je vous verrai et votre cœur se réjouira et nul n'est en état de vous ravir votre joie » (20-22).

La Passion et la mort de Jésus vont plonger ses disciples dans la plus profonde tristesse. Dans le même temps, le monde — pris ici pour les ennemis de Jésus — sera tout à la joie, dans la fausse persuasion qu'il a triomphé du Christ et enseveli l'œuvre du Galiléen avec sa personne dans le tombeau. Mais la tristesse des Apôtres se changera promptement en joie. Ce que souligne le trait symbolique par lequel Jésus rend plus sensible sa pensée. L'image est empruntée à la femme aux prises avec les douleurs de l'enfantement. La tristesse l'envahit avec la souffrance. Mais, à peine délivrée, elle oublie ses douleurs, tout heureuse d'avoir donné au monde — pris ici pour la société et sans nuance péjorative — un représentant nouveau de la race humaine [1]. C'est avec une égale promptitude que la joie prendra la place de la tristesse dans l'âme des Apôtres. Le récit évangélique de la journée de Pâques nous fait assister à cette transformation ; elle est particulièrement sensible dans l'épisode des disciples d'Emmaüs.

Il n'est donc pas douteux que l'ensemble du verset 16 se rapporte aux jours qui vont suivre : à la Passion imminente, à la Résurrection prochaine et aux apparitions qui doivent la démontrer. C'est le sentiment commun chez les Pères grecs et il rallie, au moins dans une certaine mesure, le suffrage des meilleurs auteurs récents. Tous les termes du texte trouvent leur interprétation naturelle et normale dans cette application. Seule, l'incise « parce que je vais à mon Père » serait de nature à créer une difficulté, puisque l'Ascension devait enlever aux Apôtres la vision sensible du Christ. Mais, nous l'avons dit, elle semble bien étrangère au texte primitif.

C'est sans doute parce qu'il tenait cette incise pour authentique que Maldonat, à la suite de S. Augustin, entend « encore un peu et vous ne me voyez plus » du temps qui doit s'écouler jusqu'à l'Ascension, et la vision nouvelle du Christ, du second avènement. A l'objection tirée de l'antinomie entre le second « encore un peu » et les

[1] On notera que la joie ressentie n'est pas présentée comme le fruit d'une satisfaction égoïste, celle d'avoir un enfant, mais comme le résultat du devoir social accompli.

longs siècles qui doivent précéder la Parousie, il répond avec S. Pierre (IIe Epître, III, 8), que « devant le Seigneur... mille ans sont comme un jour. » Par ailleurs, il invoque en faveur de son interprétation le parallélisme de XIII, 33, XIV, 19, et celui qui relie l'annonce des jours de tristesse (20-22) à la prédiction de la haine du monde et de ses persécutions (XV, 18-20 ; XVI, 1-4). Enfin il fait ressortir que, seule, l'application du retour au second avènement permet de donner aux versets 23 et 24 une explication normale.

Tout n'est pas à dédaigner dans les arguments du grand exégète. La force en est telle qu'on ne saurait restreindre, avec les PP. Knabenbauer et Prat, la portée de la promesse aux seules apparitions. Assurément, elles sont, dans la vision des joies de l'avenir, au premier plan et s'y détachent nettement. Mais, à partir du verset 23 surtout, la perspective s'élargit. Le *jour* dont parle Jésus, c'est la période qui s'inaugure avec la Résurrection, se poursuit après l'Ascension et entre dans sa phase terrestre définitive avec la Pentecôte et la venue de l'Esprit-Saint. Alors les Apôtres n'auront plus, sans doute, la consolation de la présence sensible du Maître. Mais leur foi sera dès lors pour toujours affermie par la Résurrection glorieuse et les Apparitions de Jésus, en même temps que par les grâces du céleste Paraclet. Elle s'épanouira, sous le souffle ardent de l'Esprit, en inébranlable espérance, en charité désormais indéfectible. Cette foi, confiante, aimante, les fera vivre en intime et constante union avec le Christ, contemplé dans la gloire de son Père ou saisi au plus profond de leur être individuel, présent, par sa personnalité divine, avec le Père et le Saint-Esprit, dans le sanctuaire de leur âme sanctifiée. Dans cette union, dans la foi vivante qui l'engendre, se trouvera pour eux un principe d'indestructible allégresse, contre lequel les persécutions du monde comme les tribulations du ministère apostolique demeureront impuissantes. (Cf. Actes, V, 41 ; Rom., V, 3). Cette joie, fille de la vision, perception sensible puis vue de foi, ne connaîtra pas de déclin. Bien plutôt formera-t-elle l'aube de l'allégresse souveraine que doit engendrer, dans les Apôtres et dans tous les vrais disciples du Christ, la contemplation face à face de Dieu et de l'humanité adorable de Jésus, au grand jour de l'éternelle lumière. Et cet arrière-plan reste dans la perspective du texte qui formule la promesse du Sauveur.

Un des éléments de la joie promise aux Apôtres, c'est la pleine clarté que l'Esprit doit répandre dans leurs intelligences : « Et dans ce jour-là, vous ne m'interrogerez sur rien » (23a). On a fait remarquer que l'Evangile rapporte une question posée par Pierre à Jésus lors de l'apparition sur les rives du lac de Tibériade (S. Jean, XXI, 21) et que les Actes (I, 6) en mentionnent une autre, émanant du groupe qui allait être témoin de l'Ascension. A dire vrai, la première de ces interrogations est toute personnelle et la seconde ne constitue pas une demande d'éclaircissements. A la rigueur, la parole du Maître pourrait donc être appliquée à la période des Apparitions. Toutefois, la vraie réponse à l'objection est autre. A partir du verset 23, nous l'avons dit, la perspective s'élargit ; elle embrasse, avec le court espace qui sépare la Résurrection de l'Ascension, toute la phase glorieuse des rapports du Christ avec les siens. « En ce jour-là, » c'est-à-dire dans l'ensemble de cette période d'une durée indéterminée, les disciples n'interrogeront plus le Maître. Bientôt, ils ne le pourront plus, puisque sa présence sensible aura pris fin au milieu d'eux. Ils n'en éprouveront pas le besoin, parce que l'Esprit-Saint leur donnera, par l'abondance de ses clartés, l'intelligence progressive et satisfaisante de tout l'enseignement de Jésus. (Cf. XIV, 26 ; XVI, 12-13).

Un autre élément de la joie profonde qui doit succéder, un jour, à la tristesse du moment, aux douleurs imminentes, c'est l'efficacité qu'aura la prière des Apôtres, faite désormais au nom de Jésus : « En vérité, en vérité, je vous le dis : quoi que vous demandiez à mon Père, il vous l'accordera en mon nom. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit entière » (23b-24).

La prière des Apôtres est assurée d'un accueil favorable auprès du Père. Il l'exaucera « au nom de Jésus », en vue des mérites du Christ et de son intercession médiatrice, parce que le crédit de son Fils sera invoqué, soit explicitement, soit implicitement, par ceux qui, vivant de sa vie, ne feront plus qu'un avec lui.

Jusqu'ici la prière des disciples n'a pas présenté ce caractère. Juifs fidèles, ils avaient l'habitude de prier Yahwèh. Jésus l'a confirmée par ses exemples comme par ses recommandations. Sur leur demande, il leur a donné moins une formule rituelle, qu'un type, un modèle de prière. Mais le *Pater*, comme les louanges et les supplications de la liturgie du Temple, s'adresse au Dieu unique, sans allusion directe à la Trinité des personnes et sans recours explicite à l'intercession du Verbe Incarné. Cette réserve était dans l'ordre providentiel. Jusqu'à l'immolation du Calvaire, l'acte fondamental de la médiation expiatrice n'était pas accompli. Le Pontife de la Loi Nouvelle n'était point entré dans le Saint-des-Saints du Temple céleste, avec les cicatrices de ses plaies, « pour se tenir désormais pour nous présent devant la face de Dieu » (Hébr., IX, 24. Cf. X, 19 et suiv.). C'est au moment de consommer son sacrifice que le Christ recommande à ses intimes de prier « en son nom ». Dans le passé, ils lui ont adressé à lui-même plus d'une prière, le conjurant, par exemple, d'augmenter leur foi (S. Luc, XVII, 5). Mais sa médiation ne leur apparaissait pas comme le point d'appui nécessaire de toute supplication visant à toucher le cœur de Dieu. Désormais, quelle que soit la personne divine à laquelle leur prière s'adresse (cf. XIV, 13 et 14), cette prière, pour être efficace, devra toujours s'appuyer sur les

mérites du Verbe Incarné, s'unir à son interpellation médiatrice et faire corps avec elle : bref, être faite « au nom de Jésus ». Le Maître le leur laisse clairement entendre ; l'Esprit-Saint le leur fera comprendre pleinement. Et, dès la naissance de l'Eglise, c'est par ce recours à l'intercession du Fils que la prière chrétienne se spécifiera et se distinguera de la prière juive.

Les Apôtres doivent demander de la sorte, en pleine assurance d'être exaucés, « afin que leur joie soit entière ». Cette plénitude de joie ne doit pas s'entendre de la satisfaction d'être exaucés, mais du bonheur que doit leur procurer l'objet de leur demande. Toute prière faite au nom du Christ tend essentiellement à la gloire de Dieu par la sanctification des âmes et leur éternelle béatitude. Réalisée, elle apporte à l'apôtre, ici-bas, la joie de l'amitié divine et de la charité conquérante, au ciel, l'allégresse plénière et sans fin de la vision intuitive.

Nous l'avons dit dans l'entretien précédent : pour nous comme pour les Apôtres, « il est bon que le Christ s'en aille » ; il nous est salutaire d'être, en temps voulu, privés des joies sensibles de l'union avec lui. Notre progrès véritable dans la vie spirituelle est communément à ce prix. Mais ce délaissement apparent devient pour nous un principe d'effroi, de souffrance et, à ce double titre, un sujet de tristesse. Nous sommes alors portés, instinctivement, à comparer notre sort avec la destinée de ceux et celles qui nous entourent, telle du moins qu'elle s'offre à nos yeux. Un regret peut sourdre en notre âme, une envie secrète affleurer à sa surface, à l'endroit des joies que recherchent et goûtent les enfants du siècle. Pour réagir il nous est opportun de penser à la parole de Jésus : « Vous pleurerez..., mais le monde se réjouira ; vous serez accablés de tristesse, mais votre tristesse se changera en joie » (20). Quelle qu'en soit la durée, l'épreuve n'aura qu'un temps. Elle doit faire place, un jour, à la joie sans fin. Et de cette allégresse éternelle déjà nous avons, dans l'amitié de Jésus, l'essentiel principe (cf. 22).

« De nouveau je vous verrai, » disait le Maître à ses disciples atterrés, « et votre cœur se réjouira » (22). Nous aurons, nous aussi, dès ici-bas, le pendant des apparitions pascales : des heures où le Christ rendra notre foi si vive, si lumineuse qu'entre nous et lui sa grâce semblera déchirer les voiles, des heures où nous retrouverons, épuré, plus intime et plus profond, le sentiment de l'emprise divine et de l'amitié de Jésus. Heures passagères, sans doute, du moins communément, plus ou moins nombreuses et fréquentes suivant les desseins de la sagesse et de la miséricorde divines, mais dont les effets persévéreront, dont le souvenir nous restera comme un principe de réconfort et d'espoir.

Ces rencontres, douces et fécondes, avec le Christ, perçues avec une certitude consciente, seront comme autant d'oasis, ménagées par la Providence dans le long et aride désert qui sépare « la région merveilleuse des commencements » des « montagnes magnifiques, arrosées de sources d'eaux vives et couronnées de bois nombreux, mais aussi de rochers, où les sites les plus charmants se mêlent à d'autres plus sauvages et où le panorama d'une brillante nature succède tout à coup à d'effroyables tempêtes » : terrestre image des sommets de la vie mystique et de la haute spiritualité [1]. En ces oasis nous reprendrons haleine ; nous renouvellerons nos forces et notre élan pour continuer notre route à travers les réalités, plus ou moins monotones et desséchantes, de l'humble devoir quotidien. Nous irons ensuite de l'avant, sans entrain, peut-être, et par effort tendu de volonté, soutenus par l'énergie mystérieuse que ne cessera de nous communiquer Celui qui vit habituellement en nous et opère en nos âmes, sans que sa présence nous soit révélée autrement que par la foi et par les résultats de son action.

Si nous poursuivons ainsi notre marche avec courage et persévérance, nous atteindrons la région des montagnes décrite par le P. Faber. Nous parviendrons à cette phase de la vie spirituelle qui nous réserve, avec des épreuves douloureuses et de violentes tentations, des joies profondes, de plus en plus fréquentes et durables, nées de l'épanouissement de la charité dans nos cœurs et du libre règne de Dieu sur nos âmes. Ces joies, nous les aurons préparées par les sacrifices qui nous détachent du créé et font mourir en nous « le moi égoïste » avec ses aspirations déréglées.

L'heure même pourra venir — et pour certaines âmes privilégiées elle sonne très tôt, — où, à la suite des épreuves purifiantes généreusement supportées, sous l'action particulière des dons du Saint-Esprit, nous atteindrons, par une intuition directe et surnaturelle de l'intelligence, d'une connaissance *quasi-expérimentale,* ce qui fait l'objet de notre foi. Dès lors, la présence de Dieu nous deviendra plus ou moins continuelle ; l'amour pour Lui vivifiera toutes nos affections et tous nos vouloirs ; nous verrons tout, nous aimerons tout dans le rayonnement de sa lumière et sous l'axe de son bon plaisir. Ce sera le prélude terrestre, plus ou moins soutenu, de la vision céleste et de l'éternel amour.

Il se peut que, soit par l'absence de générosité suffisante, soit par simple disposition divine, nous ne parvenions pas aux régions de la vie mystique proprement dite, que nous devions cheminer jusqu'à la dernière heure dans le désert aride, en foi nue, en amour voulu, et qu'il nous faille attendre l'aube du jour éternel pour retrouver Jésus et les joies de l'union avec lui. Mais, si nous demeurons fidèles à marcher dans la voie des préceptes divins et du céleste bon plaisir, éclairés par cette foi sans ardeur, mus par cet amour dénué de sentiment, nous avons la certitude que notre attente ne sera pas trompée. Et cette ferme espérance, vivifiée par la charité, restera pour nous la source féconde d'une surnaturelle allégresse, au sein même de nos épreuves intérieures et au milieu des

[1] Faber, *le Progrès de l'âme,* chap. II, édition Retaux, p. 23.

tribulations de notre apostolat. « Soyez pleins de la joie que donne l'espérance, » écrivait S. Paul aux Romains (xii, 12), et il ajoutait, pour son propre compte, dans la lettre aux fidèles de Colosses : « Je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous » (i, 24).

Ne soyons pas surpris et moins encore abattus en face de cette perspective de souffrances morales, d'aridités et de luttes, par lesquelles nous devons passer pour que naisse et grandisse en nous le Christ, pour qu'il y parvienne à « l'état d'homme fait, à la mesure de sa stature parfaite », suivant le langage de S. Paul (Ephés., iv, 13). Jésus nous l'a rappelé en même temps qu'aux Apôtres : « la femme, au moment d'enfanter, est dans la tristesse » (xvi, 21).

Nous comprendrons par là-même que nous devons acheter au prix de la souffrance la fécondité de notre action apostolique. Cette action tend à former le Christ dans les âmes. Or S. Paul nous le laisse clairement entendre : c'est là une sorte d'enfantement spirituel, où beaucoup de douleur entre au service d'un surnaturel amour, « *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis :* Mes petits enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. » (Gal., iv, 19).

* *

La fin de l'entretien se lie étroitement à ce qui précède. Les deux pensées émises dans les versets 23 et 24 sont reprises pour être développées et complétées. Jésus a promis à ses disciples qu'ils n'auraient plus à l'interroger (23a). Il revient, plus ou moins, sur cette idée. Jusqu'ici ses paroles pouvaient appeler des éclaircissements. Sa doctrine et ses avis s'enveloppaient volontiers du voile de l'allégorie ou de la parabole. Au Cénacle même et dans le cours de l'entretien, il avait usé de symboles : allégorie de la vigne, de la femme qui enfante ; la phrase : « Encore un peu et vous ne me voyez plus, et derechef encore un peu et vous me verrez, » avait quelque chose d'énigmatique. Lui-même le constate, en même temps qu'il annonce pour l'avenir la pleine clarté de son enseignement : « Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous entretiendrai ouvertement du Père » (25).

Cette *heure* répond au *jour* mentionné en 23 et qui va l'être de nouveau en 26. Elle désigne une période de durée indéfinie. En fait cette phase doit commencer avec les Apparitions, où nous savons par S. Luc (Actes, i, 3) que le Sauveur ressuscité entretint ses disciples du royaume de Dieu. Mais elle ne se terminera point avec l'Ascension. Ce que Jésus faisait par lui-même, il le continuera par son Esprit, dont la mission sera précisément de rappeler aux Apôtres l'enseignement du Christ, de le compléter et de leur en donner la pleine intelligence (xix, 26 ; xvi, 13-15). Sous l'action persévérante de cet Esprit divin, l'Eglise, à travers les siècles, ne cessera de préciser dans ses formules dogmatiques le contenu de la révélation chrétienne.

Heureux sommes-nous, chrétiens du xx^{e} siècle, qui, pour éclairer notre foi, alimenter notre piété, disposons tout ensemble de l'Evangile, des commentaires inspirés que nous en ont donnés les Apôtres, des explications et des précisions que nous fournissent les énoncés dogmatiques et les enseignements de la théologie ! Quel profit tirons-nous de ces richesses ? Lisons-nous, méditons-nous les textes sacrés et surtout les Evangiles ? Gravons-nous dans notre mémoire les paroles du Maître ? Ses traits imagés, ses tableaux symboliques, allégories et paraboles, sont-ils vivants dans notre souvenir ? Parlent-ils, par l'intermédiaire de l'imagination, à notre esprit, suivant le dessein de Jésus ? Pour en pénétrer le sens, recourons-nous, par une humble et fervente prière, aux lumières du Saint-Esprit, par lesquelles le Christ continue, en quelque façon, de nous parler ? En vue de contrôler nos inspirations intérieures et de prévenir les écarts de notre jugement individuel, gardons-nous les yeux fixés sur les enseignements authentiques de l'Eglise et restons-nous intelligemment fidèles aux principes et aux règles de l'exégèse catholique ?

Après les clartés de la doctrine, l'efficacité de la prière. C'est le même ordre qu'en 23-24 : « En ce jour-là, vous prierez en mon nom, et je ne vous dis pas que je solliciterai le Père pour vous ; car, lui-même, le Père vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti d'auprès de Dieu » (26-27).

Les Apôtres prieront « au nom du Christ, » dans le sens maintes fois expliqué. Ils le feront donc en union avec lui et en s'appuyant sur son intercession. Par conséquent Jésus n'entend pas, dans ce qui suit, exclure la persévérance de sa médiation, et il n'infirme point d'avance les dires de S. Paul (Rom., viii, 34 ; Hébr., vii, 25 ; ix, 24), ou les paroles de S. Jean (I^{re} Epître, ii, 1). Mais il exprime une pensée extrêmement délicate : tel est le crédit dont jouissent déjà les Apôtres auprès de Dieu, ce crédit qui s'exercera plus encore « en ce jour-là, » qu'il ne sera pas besoin alors d'une intervention spéciale du Christ (distincte de sa médiation générale, sur laquelle s'appuiera leur prière), pour toucher le cœur du Père. Et le principe de ce crédit, c'est leur foi épanouie dans la charité. La charité est nommée la première : « parce que vous m'avez aimé » ; c'est elle en effet qui, répondant aux prévenances célestes, établit l'amitié entre Dieu, aimé dans son Fils, et les frères adoptifs de Jésus. Mais elle suppose la foi dans la mission du Christ et son origine divine : « et parce que vous avez cru que je suis sorti d'auprès de Dieu. »

La parole du Sauveur vise particulièrement les hôtes du Cénacle. Mais elle peut s'appliquer légitimement aux âmes vraiment apostoliques qu'une foi vive en Jésus et un ardent amour pour lui font admettre dans l'intimité divine. On les voit, dans

l'histoire de l'Eglise, faisant appel direct, avec une filiale confiance, à l'amour miséricordieux du Père et en tout obtenir. Mais si Dieu ne résiste pas à leur prière, c'est qu'en elle il reconnaît son Fils, dont elles vivent, et qu'il entend dans leur voix la supplication de Jésus.

On se gardera donc de conclure de ce passage qu'il est des états spirituels où entre l'âme et Dieu le Christ n'a plus à intervenir. Sans doute, on peut concevoir une forme d'oraison où l'union intellectuelle s'établit directement entre la Trinité adorable et l'âme, sans que celle-ci ait une vue explicite, ou même implicite, de l'Humanité du Sauveur. Mais outre que ces états sont rares, et que l'âme serait imprudente, au témoignage de sainte Thérèse, si elle prétendait se passer habituellement de ce secours, il reste que c'est par l'effet des mérites du Verbe fait chair que cette grâce est accordée et, de quelque façon, l'humanité de Jésus intervient dans l'action de l'Esprit-Saint qui la produit.

Jésus vient de parler de sa sortie d'auprès du Père comme objet de foi pour ses Apôtres. Il est ainsi amené à résumer en une phrase toute l'économie de sa destinée terrestre : « Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde ; en sens inverse, je quitte le monde et je m'en vais vers le Père » (28). Le parallélisme de la première incise tant avec la troisième qu'avec les derniers mots de 27 ne permet pas de voir exprimée par le verbe *sortir* la génération éternelle du Verbe. C'est de l'Incarnation qu'il est question et le commentaire de la première moitié de phrase nous est donné éloquemment par S. Paul dans l'admirable passage de l'*Epître aux Philippiens* (II, 6 et suiv.) : « *Qui cum in forma Dei esset...* etc. » C'est une personne divine qui est apparue ici-bas sous les traits de l'Enfant Jésus, et elle est venue dans ce monde au moment où elle a daigné appeler à subsister en elle une nature humaine. Le Verbe fait chair quitte le monde par la mort endurée dans cette humaine nature, et il retourne à son Père en élevant cette même nature au séjour céleste pour l'y investir officiellement de la puissance et de la gloire inhérentes à la condition divine de sa personne. Il est superflu de le noter : comme Dieu, le Christ n'a cessé d'être avec son Père, éternellement engendré par lui dans l'adorable Trinité.

En venant en ce monde, le Verbe apportait à tous ceux qui l'accueilleraient par la foi et l'amour, les privilèges de l'adoption divine (cf. S. Jean, I, 12-13). En retournant vers son Père, il est allé, comme un fourrier prévoyant, leur préparer au ciel une place (XIV, 2-3). L'amour pour ceux dont il a fait ses frères a inspiré l'une et l'autre de ces démarches. Quel sujet pour nous de gratitude, d'espoir confiant, de tendre et active dilection ! Cette charité du Christ doit, suivant le mot de S. Paul, être notre stimulant et nous pousser à ne plus vivre pour nous-mêmes, mais pour Celui qui, en vue de notre salut, a daigné quitter et reprendre la vie. (Cf. II. Cor., V, 14-15).

Le court résumé que Jésus vient de donner de sa carrière terrestre a paru aux Apôtres très facile à saisir ; les deux parties de la phrase se sont éclairées à leurs yeux par le contraste et le parallélisme d'opposition. Tout heureux, ils croient arrivée déjà l'heure de l'enseignement sans voiles : « Ses disciples disent : Voici maintenant que tu parles ouvertement et ne dis aucune parabole » (29). En fait, ils se sont mépris, sinon sur le sens des paroles du Maître, du moins sur leur rapport avec la période où leur esprit doit percevoir dans une pleine clarté la doctrine de Jésus. D'autre part, ils ont constaté que le Christ a lu dans leurs âmes le désir qu'ils avaient de l'interroger et qu'il a résolu, avant qu'elle fût formulée, la question qu'ils entendaient poser. Ils en concluent, à bon droit, que Jésus sonde les cœurs, qu'il en connaît les secrets, et ce privilège divin authentique à leurs yeux sa parole en même temps que sa mission : « Maintenant nous savons que tu sais toutes choses et que tu n'as pas besoin qu'on t'interroge : c'est pourquoi nous croyons que tu es sorti de Dieu » (30). Ils le savent par l'affirmation que le Sauveur leur en a donnée, qu'il vient de renouveler, et dont son omniscience garantit, à leur jugement, la vérité.

Les Apôtres croient vraiment et ils l'affirment en toute sincérité. Jésus en prend acte. Mais il sait, hélas ! combien cette foi est fragile et précaire. Il les voit d'avance, dispersés par la prochaine tourmente, chacun, sur le premier moment, ne pensant qu'à pourvoir à son salut personnel et tous abandonnant le Maître à son malheureux sort. Ainsi s'expliquent les paroles qui suivent : « Jésus leur répondit : « A présent vous croyez ? Voici venir l'heure — et elle est arrivée — où vous serez dispersés chacun de son côté et me laisserez seul » (31-32a). L'interrogation n'implique pas que le Sauveur mette en doute la réalité présente de leur foi. Il en redoute seulement, et à bon droit, la fragilité. En les avertissant de l'avenir, il veut les mettre en garde contre une vaine présomption et tout ensemble les prémunir contre le désespoir, à la suite de leur défaillance. — Présomption, désespoir, sentiments opposés, également contraires à la sainte espérance, entre lesquels trop souvent oscille l'âme qui, oubliant son impuissance native, se repose sur elle-même pour sa fidélité à la vertu ou ses progrès dans la vie spirituelle. De ce double écueil veillons à nous garder par une humble et filiale confiance en Dieu seul.

En dépit des bonnes dispositions actuelles des Apôtres, Jésus sait qu'à l'heure du péril il ne peut compter sur eux. Ce sera pour lui l'abandon,... pas absolu cependant : « Mais je ne suis pas seul, parce que le Père est avec moi » (32b). Cette parole est, peut-être, encore une délicatesse à l'endroit des disciples, comme si le Maître qu'ils vont délaisser voulait atténuer, par avance, les prochains remords des pauvres fuyards. Peut-être aussi S. Jean a-t-il tenu à la relever parce qu'elle prévenait une fausse intelligence de l'appropriation par Jésus

en croix du Psaume : « *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me !* » (Ps. xxi, 2. Cf. S. Marc, xv, 34 ; S. Matthieu, xxvii, 46). C'est qu'en effet, au Golgotha comme à Gethsémani, le Christ est resté Dieu et, comme Verbe, indissolublement uni à son Père. La cime de son âme humaine émergeait elle-même sous les flots montants de la crainte et de la tristesse, envahissant jusqu'aux régions supérieures de la volonté raisonnable : telle la pointe d'un rocher battu par la tempête. Là ne cessait de briller radieux le soleil de la vision intuitive ; il continuait d'inonder de délices cette partie de l'âme du Sauveur et de provoquer, avec les lumières infuses ou acquises de la raison supérieure, l'adhésion réfléchie de la volonté aux souffrances du corps, à ses propres amertumes, comme voulues de Dieu pour le salut du monde. Mais il n'y avait point réaction des joies et des complaisances du bienheureux sur les tristesses et les répulsions naturelles du pèlerin terrestre. A l'encontre, plus que jamais, l'économie divine laissait aux facultés sensibles comme à la raison inférieure le libre jeu de leurs forces actives et passives. Le Verbe semblait retirer à son humanité des secours que communément il lui octroyait en face de la douleur : ce rayonnement des clartés supérieures qui noie les ombres de la souffrance dans la lumineuse perception de sa valeur, le sentiment intime de la protection du Ciel et des complaisances de Dieu. Le Christ, comme homme, avait l'impression d'un délaissement de la part de son Père. Il se sentait objet de la colère de Dieu, abandonné par Lui aux attaques de ses ennemis, aux souffrances de son âme. De là cette plainte filiale, ce cri d'étonnement douloureux par lequel Jésus a permis que son humanité sainte traduisît, au dernier instant, son angoisse et sa souffrance : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi me délaisser ? »

« Qui nous donnera ici, écrit Bossuet sur ce verset, d'entendre l'état d'une âme qui n'a que Dieu, d'une âme destituée de tout appui, de toute consolation humaine ? Quelle détresse d'un côté ! quelle joie de l'autre, lorsqu'on a d'autant plus Dieu, qu'on n'a que Lui ! C'est l'état où va entrer Jésus-Christ : et il y faut ajouter ce dernier trait qui met le comble à un état si désolant : qu'on a Dieu sans sentir qu'on l'a, puisqu'il semble d'être retiré jusqu'à réduire Jésus-Christ à dire : Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé ?... O âmes qui participez à cette désolation de Jésus-Christ, qui vous enfoncez d'abîme en abîme, si loin de Dieu, ce vous semble, que votre voix ne peut parvenir à ses oreilles, comme si vous étiez dans l'enfer ! je vous remets entre les mains de Jésus-Christ, qui vous donne son fiel à manger, son vinaigre à boire, sa désolation à porter. Il est avec vous ; et s'il ne veut pas se faire sentir, c'est là votre épreuve. Dites avec lui dans ce creux, dans cet abîme profond : en espérance contre l'espérance : je me meurs, je vais expirer : Mon Père, je recommande, je remets mon esprit entre vos mains : je vous remets ma vie, mon salut, mon libre arbitre avec tout son exercice. Après cela taisez-vous, et attendez en silence votre délivrance. *Amen, Amen* [1]. »

Ce sentiment d'abandon confiant en face comme au sein de l'épreuve est bien celui que Jésus recommande à ses Apôtres et dans lequel il veut, en terminant, les établir : « Je vous ai dit ces choses afin qu'en moi vous ayez la paix ; dans le monde, vous allez connaître l'oppression ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde » (33).

Quelles sont les paroles génératrices de paix visées par le Sauveur ? Sans nul doute, l'ensemble d'enseignements et de prédictions contenu dans le chapitre xvi, du verset 5 à la fin, et même l'annonce des persécutions formulée de xv, 18 à xvi, 4, puisque Jésus va la rappeler explicitement. Il semble qu'on puisse élargir encore la portée de l'expression et l'étendre à toute la teneur de l'entretien suprême.

Quant à la paix que les Apôtres doivent avoir « dans le Christ », elle désigne le calme d'une âme qui, étroitement unie à Jésus et confiante en son appui, s'abandonne à la Providence, adhérant filialement à chacune de ses dispositions divines. Elle n'exclut pas l'épreuve, la souffrance. Le Sauveur annonce formellement aux siens qu'ils seront pressurés par un monde persécuteur. Mais, ajoute-t-il, « confiance ! je suis vainqueur du monde. » Il va, dans quelques instants, poser, par sa mort, le principe de ce triomphe. La victoire est pour lui ; elle est pour ses fidèles aussi, pour tous ceux que la foi aimante associe à son triomphe comme à ses souffrances et à sa vie. « *Hœc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.* » (Ire Epître de S. Jean, v, 4).

L'histoire a ratifié la parole du Christ. Parfois, sans doute, l'horizon se fait sombre au firmament de l'Eglise, si sombre que pour elle et ses fidèles tout espoir d'échapper à la tourmente semble perdu. Néanmoins les vrais croyants gardent intacte leur confiance en Jésus et dans son infaillible parole. Et l'avenir justifie leur espoir et leur foi. Et les siècles ratifient, les uns après les autres, l'inscription fameuse : « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* »

[1] *Méditations*, 32e Jour.

En vente à nos bureaux

Ch. Rolland : **Le Vestibule du Paradis, 56 discours, partagés en sept séries de huit, pour autant d'Octaves des Morts. — 1 vol. in-16 de xiv-426 pages. — Prix : 7 fr. *franco* pour la France, 8 fr. 50 pour l'Etranger.**

L'ouvrage de M. l'abbé Chaumet, Explication des Evangiles des Dimanches, est épuisé. Mais nous pouvons encore fournir les deux années de la *Prédication* (1903 et 1904) où ces instructions ont tout d'abord paru. Chaque année : 8 fr. ; 9 fr. 50 *franco* poste pour la France ; 12 fr. ou 16 fr. pour l'Etranger suivant les pays.

Voir sur la couverture du 25 octobre la liste des principales séries de prédication publiées dans les années de la *Prédication* qui sont encore en vente à nos bureaux.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 31 octobris 1934.
Eug. Lindecker, *Vic. gen.*

***Le gérant* : F. FROSSARD.**

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

EDITIONS BERNARD GRASSET, 61, rue des Saints-Pères, PARIS.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE

LES SŒURS DES PRISONS

Les admirables Sœurs de St-Lazare. Fresnes, la Petite Roquette...

Collection "Grands Ordres Monastiques"

15 fr.

ROBERT VALLERY-RADOT

DICTATURE DE LA MAÇONNERIE

Des Rose-Croix à Stavisky et au Front Commun.

15 fr.

Pour le **CHAUFFAGE**
Pour la **CUISINE**
des PRESBYTERES, SACRISTIES, CHAPELLES, PATRONAGES

employez des **POÊLES** et **CUISINIÈRES** à **GAS OIL**

propreté, commodité, souplesse, économie

avec le **GAS OIL SHELL**

de la Société A^{me} des **PÉTROLES JUPITER**

42, rue Washington, PARIS 8e

Elys. 90 10 (10 lignes)
» 99-10 (10 lignes).

qui fournira gracieusement et sans engagement tous les renseignements nécessaires.

et qui facilitera la tâche du professeur de latin, qui le plus souvent, au moins dans l'enseignement libre, et pour le plus grand profit des études, est en même temps professeur de français et de grec.

A signaler également, en fin de volume, et rédigé en fonction du volume, un petit dictionnaire histo rique, mythologique et grammatical. La typographie elle-même essaye de rendre sensible le mouvement littéraire. Par l'accentuation, la ponctuation, la variété des caractères, on a cherché à rendre sensible aux yeux ce qui a presque cessé d'être sensible à nos oreilles dans ces œuvres anciennes écrites presque toutes en vue de la lecture à haute voix. Les professeurs qui voudraient faire interpréter à leurs élèves — et l'exercice serait excellent — une scène de Plaute ou de Térence, trouveront ici toutes les indications scéniques désirables.

Ajoutons enfin que l'illustration est digne du volume : abondante, adaptée, bien venue.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

J. BENOIT, Maître Peintre Verrier

37, rue Hermite, NANCY

Déplacement et devis gratuits sur simple demande
Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER
Agréé pr les Monuments historiques. ***Belles références.***

AU LYS DE PAQUES

35-45, Rue de Sèvres, PARIS

ORNEZ LES AUTELS
FLEURISSEZ LES STATUES
« AU LYS DE PAQUES »

— Les plus belles fleurs d'églises, étoffe et paillon. Vases et statues. — *Catalogue franco sur demande.*

BAS POUR PRÊTRES

par fabricant spécialiste.
Demandez échantillons sans engagement ni frais à

DEBORGHER, 185, rue du Halot, TOURCOING (Nord).

Pour combattre l'obésité

Il faut avant tout rétablir le fonctionnement normal de l'intestin en stimulant l'activité du foie dont la sécrétion biliaire assure la combustion des tissus graisseux. A cet effet on conseille pour éviter et combattre l'obésité UN GRAIN DE VALS pris au repas du soir ou avant de se coucher. Il travaille la nuit et au réveil régularise les fonctions digestives et élimine toxines et résidus nocifs de l'organisme. 4.50 le flac. de 30 grs.

Contre le FROID, la mauvaise saison, les intempéries,

Munissez-vous du « sursoutane » fourré, se mettant et s'enlevant aisément, étudié et créé spécialement pour Messieurs les Membres du Clergé.

Chaudement enveloppé, bien protégé par ce bouclier vigilant, simple, pratique et hygiénique, à toute heure, par tous les temps, vous pourrez vous déplacer pour l'accomplissement des devoirs du sacerdoce, bravant impunément toutes les intempéries.

Sans aucun engagement de votre part, demandez l'envoi de la notice illustrée et gratuite

AU CHAT DES ALPES, à Voiron (Isère).

Prêtres, Lecteurs de l'*Ami du Clergé,*
souvenez-vous que

l'Œuvre des Orphelins apprentis d'Auteuil

construit depuis 7 ans des appareils de T. S. F. connus sous la Marque C. A. R. A. C.

Quelque soit votre budget, consultez-nous :

C. A. R. A. C. 40, rue La Fontaine, PARIS 16e.
Fournisseur du Cardinal Verdier,
du Ministère de l'Air, etc.
Hors concours, membre du Jury

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT

Les cures remarquables du DIABÈTE par le pétrole ; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail ; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes). Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

TETRA — GAZES — MARQUE DÉPOSÉE

Exigez la marque

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

TETRA

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées, Restauration de verrières anciennes, armoiries.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE Pour favoriser le développement du commerce et de l'Industrie en France

Société anonyme fondée en 1864. — Capital 500 millions.
R. C. Seine 54.462
Siège social : 29, Boulevard Haussmann, Paris (9e)

97 Succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 546 agences en Province, 4 agences à l'Etranger (Londres, Barcelonne et St-Sébastien, Espagne), correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT en BELGIQUE : ***Société française de Banque et de dépôts,*** **Bruxelles, 70, rue Royale. Anvers, 74, place de Meir. Ostende, 21, av. Léopold.**

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
Service de coffres-forts et de compartiments de coffres-forts au siège social et dans les succursales, depuis 8 fr. par mois.

Le Conseil d'administration de la Société Générale a nommé administrateurs : MM. Léon Cornudet et Henry Poirier qui étaient le premier : censeur, et le second : directeur de cet établissement. Pour remplacer M. Cornudet, le Comité de censure a nommé censeur : M. Georges Verstraëte, secrétaire du Conseil d'administration et, à sa place M. Edmond Taffineau, directeur-adjoint.

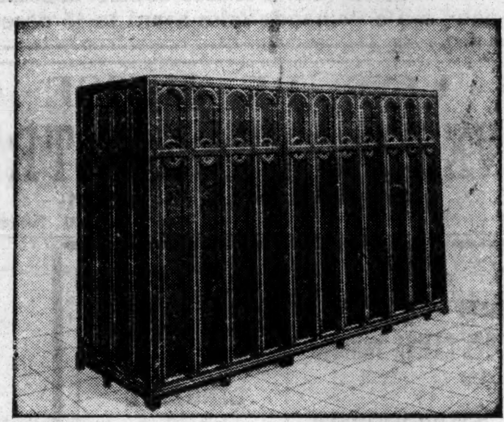
CHAUFFAGE DES EGLISES

ET SALLES D'ŒUVRES

par L'AEROTHERME "ETNA"

breveté S. G. D. G. (air chaud pulsé)

NI EAU, NI VAPEUR, AUCUN RISQUE DE GELEE



Aucun organe mécanique, absolument silencieux
16 numéros de toutes puissances pouvant chauffer
20.000 m³ à + 12° par grands froids avec 1 seul appareil
Chauffe au coke à 170 fr. la tonne ou au mazout (fuel)
Consommation excessivement réduite et inégalée
3000 m³ chauffés avec 340 fr. pour 15 dimanches.

Peut se placer:
- Dans l'église même avec chargement de l'extérieur ou de l'intérieur (gravure)
- Dans une pièce attenante ou à l'extérieur de l'édifice avec bouches.
- En sous-sol en remplacement d'un calorifère à air chaud, utilisons les gaines.

Prix à partir de 5.800 francs

Nombr. référ. (Basilique Ste Philomène, à Ars, etc)
Précisez cube à chauffer : donnerons prix forfaitaire retour courrier avec attestations, sans engagement.

D. GUIGUET, Ing. Const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.)
Maison de confiance, 40 ans d'existence.

Le plus grand choix de DUPLICATEURS et fournitures pour

POLYCOPIE

Appareils spéciaux pour Bulletins paroissiaux.
Occasions intéressantes en duplicateurs rotatifs et machines à écrire des meilleures marques.
H. HUSSON, à Blevaincourt (Vosges).

LE CAFÉ MARTIN

Dépôts

Paris, Banlieue, Province

Paris / Banlieue	les 250 grs	4 fr. 40
Province	les »	4 fr. 60

Le **"Café Martin"**
ne comporte qu'une seule qualité et vous êtes certain, en le consommant, d'obtenir le meilleur café au prix le plus juste.

34, RUE JOUBERT, PARIS

Ch. CHAMPIGNEULLE

Vitraux & Chemins de Croix d'Art

MAISON FONDÉE A METZ EN 1832
96, Rue Notre Dame des Champs
Paris. Danton, 4965

Les plus hautes récompenses
Les plus précieuses références